LE DROIT DU SEIGNEUR, COMÉDIE.

EN CINQ ACTES.

Par Mr. DE VOLTAIRE.

LE PRIX EST DE 20. GRAINS.

NAPLES

DE L' IMPRIMERIE DE JEAN GRAVIER.

MDCCLXXVII.

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE.

75877

ACTEURS.

LE MARQUIS DU CARRAGE.

LE CHEVALIER GERNANCE.

LE BAILLIF.

MATURIN, *fermier.*

DIGNANT, *ancien domeſtique:*

ACANTE, *élevée chez Dignant.*

BERTHE, *ſeconde femme de Dignant.*

DORMENE.

COLETTE.

CHAMPAGNE.

Domeſtiques.

Les deux premiers actes ſe paſſent ſous les arbres du village. Les trois derniers dans le veſtibule du château.

La ſcéne eſt ſuppoſée en Picardie, & l'action du tems de Henri ſecond.

LE DROIT DU SEIGNEUR, COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÉNE PREMIÉRE.

MATURIN, LE BAILLIF.

MATURIN.

ECoutez-moi, Monſieur le Magiſter;
Vous ſavez tout, du moins vous ayez l'air
De tout ſavoir; car vous liſez ſans ceſſe
Dans l'almanach. D'où vient que ma maîtreſſe
S'appelle Acante, & n'a point d'autre nom?
D'où vient cela?

LE BAILLIF.

Plaiſante queſtion!
Eh que t'importe?

MATURIN.

Oh! cela me tourmente,
J'ai mes raiſons.

LE BAILLIF.

Elle s'apelle Acante.....
C'eſt un beau nom; il vient du grec *Antos*,
Que les Latins ont depuis nommé *Flos*.
Flos ſe traduit par *Fleur*, & ta future
Eſt une fleur que la belle nature
Pour la cueillir façonna de ſa main;
Elle ſera l'honneur de ton jardin.
Qu'importe un nom? chaque père à ſa guiſe:
Donne des noms aux enfans qu'on batiſe.
Acante a pris ſon nom de ſon parrain,
Comme le tien te nomma Maturin.

MATURIN.

Acante vient du Grec?

LE BAILLIF.

Choſe certaine:

MATURIN.

Et Maturin d'où vient-il?

LE BAILLIF.

Ah! qu'il vienne
De Picardie, où d'Artois, un ſavant
A ces noms là s'arrête rarement.
Tu n'as point de nom, toi, ce n'eſt qu'aux belles
D'en avoir un, car il faut parler d'elles.

MA-

MATURIN.

Je ne ſais, mais ce nom Grec me déplait :
Maître, je veux qu'on ſoit ce que l'on eſt :
Ma maîtreſſe eſt villageoiſe, & je gage
Que ce nom là n'eſt pas de mon village.
Acante, ſoit. Son vieux pere Dignant
Semble accorder ſa fille en rechignant ;
Et cette fille, ayant d'être ma femme,
Parait auſſi rechigner dans ſon ame.
Oui, cette Acante, en un mot, cette fleur ;
Si je l'en crois, me fait beaucoup d'honneur,
De ſuporter que Maturin la cueille.
Elle eſt hautaine, & dans ſoi ſe recueille,
Me parle peu, fait de moi peu de cas ;
Et quand je parle, elle n'écoute pas :
Et n'eût été Berthe ſa belle-mere,
Qui haut la main régente ſon vieux père ;
Ce mariage en mon chef réſolu,
N'aurait été, je crois, jamais conclu.

LE BAILLIF.

Il l'eſt enfin, & de maniére exacte
Chez ſes parens je t'en dreſſerai l'acte ;
Car ſi je ſuis le Magiſter d'ici,
Je ſuis Baillif, je ſuis Notaire auſſi ;
Et je ſuis prêt dans mes trois caractères
A te ſervir dans toutes tes affaires.
Que veux-tu ? dis.

MATURIN.

Je veux qu'inceſſamment
On me marie...

LE BAILLIF.

Ah ! vous êtes preſſant.

MATURIN.

Et très-preſſé .... Voyez-vous ? l'âge avance.
J'ai dans ma ferme acquis beaucoup d'aiſance ;
J'ai travaillé vingt ans pour vivre heureux ;
Mais l'être ſeul !... il vaut mieux l'être deux.
Il faut ſe marier avant qu'on meure.

LE BAILLIF.

C'eſt très-bien dit ; & quand donc ?

MATURIN.

Tout à l'heure.

LE BAILLIF.

Oui ; mais Colette à vôtre ſacrement,
Mons' Maturin, peut mettre empêchement.
Elle vous aime avec quelque tendreſſe,
Vous & vos biens ; elle eut de vous promeſſe
De l'épouſer.

MATURIN.

Oh bien, je dépromets.
Je veux, pour moi, m'arranger déſormais,
Car je ſuis riche, & coq de mon village.
Colette veut m'avoir par mariage,
Et moi je veux du conjugal lien
Pour mon plaiſir, & non pas pour le ſien.
Je n'aime plus Colette : c'eſt Acante,
Entendez-vous ? qui ſeule ici me tente.
Entendez-vous, Magiſter trop rétif ?

LE BAILLIF.

Oui, j'entens bien : vous êtes trop hâtif ;

Et

Et pour ſigner vous devriez attendre.
Que Monſeigneur daignât ici ſe rendre;
Il vient demain, ne faites rien ſans lui.

MATURIN.

C'eſt pour cela que j'épouſe aujourd'hui.

LE BAILLIF.

Comment?

MATURIN.

Eh oui: ma tête eſt peu ſavante;
Mais on connait la coutume impudente
De nos Seigneurs de ce canton Picard.
C'eſt bien aſſez qu'à nos biens on ait part,
Sans en avoir encor à nos épouſes.
Des Maturins les têtes ſont jalouſes.
J'aimerais mieux demeurer vieux garçon,
Que d'être époux avec cette façon.
Le vilain droit!

LE BAILLIF.

Mais il eſt fort honnête:
Il eſt permis de parler tête à tête.
A ſa ſujette, afin de la tourner
A ſon devoir, & de l'endoctriner.

MATURIN.

Je n'aime point qu'un jeune homme endoctrine
Cette diſciple à qui je me deſtine;
Cela me fâche.

LE BAILLIF.

Acante a trop d'honneur
Pour te fâcher. C'eſt le droit du Seigneur;
Et c'eſt a nous, en perſonnes diſcrètes,
A nous ſoumettre aux loix qu'on nous a faites.

MATURIN.

D'ou vient ce droit ?

LE BAILLIF.

Ah ! depuis bien longtems,
C'eſt établi :... ça vient du droit des gens.

MATURIN.

Mais ſur ce pied, dans toutes les familles
Chacun pourrait endoctriner les filles.

LE BAILLIF.

Oh ! point du tout, ... c'eſt une invention
Qu'on inventa pour les gens d'un grand nom.
Car vois-tu bien, autrefois les ancêtres
De Monſeigneur s'étaient rendus les maîtres
De nos ayeux, régnaient ſur nos hameaux.

MATURIN.

Ouais ! nos ayeux étaient donc de grands ſots!

LE BAILLIF.

Pas plus que toi. Les Seigneurs du village
Devaient avoir un droit de vaſſelage.

MATURIN.

Pourquoi cela ? ſommes-nous pas paîtris
D'un ſeul limon, de lait comme eux nourris ?
N'avons nous pas comme eux des bras, des jambes?
Et mieux tournés, & plus forts, plus ingambes ?
Une cervelle avec quoi nous penſons.
Beaucoup mieux qu'eux, car nous les attrapons ?
Sommes-nous pas cent contre un ? ça m'étonne
De voir toujours qu'une ſeule perſonne
Commande en maître à tous ſes compagnons,
Comme un berger fait tondre ſes moutons.

Quand

Quand je ſuis ſeul, à tout cela je penſe
Profondément. Je vois notre naiſſance,
Et nôtre mort, à la ville, au hameau,
Se reſſembler comme deux goutes d'eau.
Pourquoi la vie eſt-elle différente ?
Je n'en vois pas la raiſon : ça tourmente.
Les Maturins, & les godeluraux,
Et les Baillifs, ma foi ſont tous égaux.

LE BAILLIF.

C'eſt très bien dit, Maturin, mais je gage,
Si tes valets te tenaient ce langage,
Qu'un nerf de bœuf apliqué ſur le dos
Refuterait puiſſamment leurs propos.
Tu les ferais rentrer vîte à leur place.

MATURIN.

Oui, vous avez raiſon; ça m'embarraſſe;
Oui, ça pourrait me donner du ſouci.
Mais palſambleu, vous m'avoûrez auſſi,
Que quand chez moi mon valet ſe marie,
C'eſt pour lui ſeul, non pour ma ſeigneurie,
Qu'à ſa moitié je ne prétens en rien,
Et que chacun doit joüir de ſon bien.

LE BAILLIF.

Si les petits à leurs femmes ſe tiennent,
Compère, aux grands les nôtres apartiennent,
Que ton eſprit eſt bas, lourd & brutal !
Tu n'as pas lû le code *féodal*.

MATURIN.

Féodal ! qu'eſt-ce ?

LE BAILLIF.

Il tient ſon origine
Du mot *fides* de la langue Latine :

C'eſt

C'eſt comme qui dirait ....!

MATURIN.

Sais-tu qu'avec
Ton vieux Latin & ton ennuyeux Grec,
Si tu me dis des ſotiſes pareilles,
Je pourrais bien froter tes deux oreilles.
(*Il menace le Baillif, qui parle toujours en reculant, & Maturin court après lui.*

LE BAILLIF.

Je ſuis Baillif, ne t'en aviſe pas.
Fides veut dire *foi*. Conviens-tu pas
Que tu dois foi, que tu dois plein hommage
A Monſeigneur le Marquis du Carrage?
Que tu lui dois dixmes, champ-part, argent?
Que tu lui dois ....

MATURIN.

Baillif outrecuidant,
Oui, je dois tout; j'en enrage dans l'ame;
Mais palſandié je ne dois point ma femme,
Maudit Baillif!

LE BAILLIF (*en s'en allant.*)

Va, nous ſavons la loi;
Nous aurons bien ta femme ici ſans toi.

SCÉNE II.

MATURIN *ſeul.*

CHien de Baillif! que ton Latin m'irrite!

Ah!

Ah! ſans Latin marions-nous bien vite;
Parlons au père, à la fille ſurtout,
Car ce que je veux, moi, j'en viens à bout.
Voilà comme je ſuis ....J'ai dans ma tête
Prétendu faire une fortune honnête,
La voilà faite. Une fille d'ici
Me tracaſſait, me donnait du ſouci,
C'était Colette, & j'ai vû la friponne
Pour mes écus muguetter ma perſonne;
J'ai voulu rompre, & je roms: j'ai l'eſpoir
D'avoir Acante, & je m'en vais l'avoir,
Car je m'en vais lui parler. Sa manière
Eſt dédaigneuſe, & ſon allure eſt fière;
Moi je les ſuis; & dès que je l'aurai,
Tout auſſi-tôt je vous la réduirai;
Car je le veux. Allons....

SCÉNE III.

MATURIN, COLETTE (*courant après.*)

COLETTE.

JE t'y prens, traitre

MATURIN (*ſans la regarder.*)

Allons.

COLETTE.

Tu feins de ne me pas connaître?

MATURIN.

Si fait: .... bonjour.

CO-

COLETTE.

Maturin, Maturin!
Tu cauſeras ici plus d'un chagrin.
De tes bons-jours je ſuis fort étonnée,
Et tes bons-jours valaient mieux l'autre année.
C'était tantôt un bouquet de jaſmin,
Que tu venais me placer de ta main;
Puis des rubans pour orner ta bergère;
Tantôt des vers que tu me faiſais faire
Par le Baillif qui n'en entendait rien,
Ni toi, ni moi:.... mais tout allait fort bien:
Tout eſt paſſé, lâche! tu me délaiſſes?

MATURIN.

Oui, mon enfant.

COLETTE.

Après tant de promeſſes,
Tant de bouquets acceptés & rendus,
C'en eſt donc fait? je ne te plais donc plus?

MATURIN.

Non, mon enfant.

COLETTE.

Et pourquoi, miſérable?

MATURIN.

Mais, je t'aimais; je n'aime plus. Le Diable
A t'épouſer me pouſſa vivement,
En ſens contraire il me pouſſe à préſent;
Il eſt le maître.

COLETTE.

Eh va, va, ta Colette
N'eſt plus ſi ſote, & ſa raiſon s'eſt faite.

Le

Le Diable eſt juſte, & tu diras pourquoi
Tu prens les airs de te moquer de moi.
Pour avoir fait à Paris un voyage,
Te voilà donc petit maître au village.
Tu penſes donc que le droit t'eſt acquis
D'être en amour fripon comme un Marquis?
C'eſt bien à toi d'avoir l'ame inconſtante!
Toi, Maturin, me quitter pour Acante!

MATURIN.

Oui, mon enfant.

COLETTE.

Et quelle eſt la raiſon?

MATURIN.

C'eſt que je ſuis le maître en ma maiſon.
Et pour quelqu'un de notre Picardie
Tu m'as paru un peu trop dégourdie.
Tu m'aurais fait trop d'amis, entre nous;
Je n'en veux point, car je ſuis né jaloux.
Acante, enfin, aura la préférence.
La choſe eſt faite. Adieu, prens patience:

COLETTE.

Adieu! non pas, traître, je te ſuivrai,
Et contre ton contrat je m'inſcrirai.
Mon père était procureur: ma famille
A du crédit, & j'en ai, je ſuis fille;
Et Monſeigneur donne protection,
Quand il le faut, aux filles du canton;
Et devant lui nous ferons comparaître
Un gros fermier qui fait le petit-maître,
Fait l'inconſtant, ſe mêle d'être un fat.
Je te ferai rentrer dans ton état.
Nous aprendrons à ta mine inſolente,

A te moquer d'une pauvre innocente.

MATURIN.

Cette innocente eſt dangereuſe; il faut
Voir le beau-père, & conclure au plutôt.

SCÉNE IV.

MATURIN, DIGNANT, ACANTE, COLETTE.

MATURIN.

ALlons, beau-père, allons bacler la choſe.

COLETTE.

Vous ne baclerez rien, non, je m'opoſe
A ſes contrats, à ſes noces, à tout.

MATURIN.

Quelle innocente!

COLETTE.

Oh! tu n'es pas au bout.
Gardez vous bien, s'il vous plait, ma voiſine
De vous laiſſer enjoler ſur ſa mine.
Il me trompa quatorze mois entiers.
Chaſſez cet homme.

ACANTE.

Hélas! très volontiers.

MATURIN.

Très volontiers!.... tout ce train là me laſſe;
Je ſuis têtu; je veux que tout ſe paſſe
A mon plaiſir, ſuivant mes volontés;
Car je ſuis riche....Or, beau-père, écoutez;

Pour

Pour honorer en moi mon mariage,
Je me décraſſe, & j'achète au bailliage
L'emploi brillant de receveur royal
Dans le grenier à ſel; ça n'eſt pas mal.
Mon fils ſera conſeiller; & ma fille
Relévera quelque noble famille.
Mes petits-fils deviendront préſidens.
De Monſeigneur un jour les deſcendans
Feront leur cour aux miens : & quand j'y penſe,
Je me rengorge, & me carre d'avance.

DIGNANT.

Carre toi bien; mais ſonge qu'à préſent
On ne peut rien ſans le conſentement
De Monſeigneur; il eſt encor ton maître.

MATURIN.

Et pourquoi ça?

DIGNANT.

Mais, c'eſt que ça doit être:
A tous Seigneurs tous honneurs.

COLETTE (*à Maturin.*)

Oui, vilain:
Il t'en cuira, je t'en répons.

MATURIN.

Voiſin,
Notre Baillif t'a donné ſa folie.
Eh! di moi donc, s'il prend en fantaiſie
A Monſeigneur d'avoir femme au logis,
A-t-il beſoin de prendre ton avis?

DIGNANT.

C'eſt différent: je fus ſon domeſtique
De père en fils dans cette terre antique.

Je ſuis né pauvre, & je deviens caſſé.
Le peu d'argent que j'avais amaſſé
Fut employé pour élever Acante.
Notre Baillif dit qu'elle eſt fort ſavante,
Et qu'entre nous, ſon éducation
Eſt au deſſus de ſa condition.
C'eſt ce qui fait que ma ſeconde épouſe,
Sa belle-mère, eſt fâchée & jalouſe,
Et la maltraite, & me maltraite auſſi.
De tout cela je ſuis fort en ſouci.
Je voudrais bien te donner cette fille,
Mais je ne puis établir ma famille
Sans Monſeigneur; je vis de ſes bontés,
Je lui dois tout; j'attens ſes volontés;
Sans ſon aveu nous ne pouvons rien faire.

ACANTE.

Ah! croyez-vous qu'il le donne, mon père?

COLETTE.

Eh bien, fripon, tu crois que tu l'auras?
Moi je te dis que tu ne l'auras pas.

MATURIN.

Tout le monde eſt contre moi, ça m'irrite.

SCÉNE V.

Les Acteurs précédens, Madame BERTHE.

MATURIN (*à Berthe qui arrive.*)

MA belle-mère, arrivez, venez vite.

Vous

Vous n'êtes plus la maîtreſſe au logis.
Chacun rebèque, & je vous avertis,
Que ſi la choſe en cet état demeure,
Si je ne ſuis marié tout-à l'heure,
Je ne le ſerai point, tout eſt fini,
Tout eſt rompu.

BERTHE.

Qui m'a deſobéï?
Qui contredit, s'il vous plait, quand j'ordonne?
Serait-ce vous, mon mari? vous?

DIGNANT.

Perſonne;
Nous n'avons garde; & Maturin veut bien
Prendre ma fille à peu près avec rien;
J'en ſuis content; & je dois me promettre
Que Monſeigneur daignera le permettre.

BERTHE.

Allez, allez, épargnez-vous ce ſoin;
C'eſt de moi ſeule ici qu'on a beſoin;
Et quand la choſe une fois ſera faite,
Il faudra bien, ma foi, qu'il la permette.

DIGNANT.

Mais....

BERTHE.

Mais il faut ſuivre ce que je dis.
Je ne veux plus ſouffrir dans mon logis,
A mes dépens, une fille indolente,
Qui ne fait rien, de rien ne ſe tourmente,
Qui s'imagine avoir de la beauté,
Pour être en droit d'avoir de la fierté.
Mademoiſelle avec ſa froide mine,
Ne daigne pas aider à la cuiſine;

Elle ſe mire, ajuſte ſon chignon,
Fredonne un air en brodant un jupon,
Ne parle point, & le ſoir en cachette
Lit des romans que le Baillif lui prête.
Eh bien voyez, elle ne répond rien.
Je me repens de lui faire du bien.
Elle eſt muette ainſi qu'une pécore.

MATURIN.

Ah c'eſt tout jeune, & ça n'a pas encore
L'eſprit formé; ça vient avec le tems.

DIGNANT.

Ma bonne, il faut quelques ménagemens
Pour une fille; elles ont d'ordinaire
De l'embarras dans cette grande affaire;
C'eſt modeſtie, & pudeur que cela.
Comme elle, enfin, vous paſſates par là;
Je m'en ſouviens, vous étiez fort revêche.

BERTHE.

Eh! finiſſons. Allons, qu'on ſe dépêche:
Quels ſots propos! Suivez-moi promtement
Chez le Baillif.

COLETTE.

N'en fais rien, mon enfant.

BERTHE.

Allons, Acante.

ACANTE.

O ciel! que dois-je faire?

COLETTE.

Refuſe tout, laiſſe ta belle-mère,
Viens avec moi.

BERTHE.

Quoi donc! ſans ſourciller?

Mais

Mais parlez donc.

ACANTE.

A qui puis-je parler?

DIGNANT.

Chez le Baillif, ma bonne, allons l'attendre,
Sans la gêner, & laiſſons lui reprendre
Un peu d'haleine.

ACANTE.

Ah! croyez que mes ſens
Sont pénétrés de vos ſoins indulgens;
Croyez qu'en tout je diſtingue mon père.

MATURIN.

Madame Berthe, on ne diſtingue guère
Ni vous, ni moi: la belle a le maintien
Un peu bien ſec, mais cela n'y fait rien;
Et je répons, dès qu'elle ſera notre,
Qu'en peu de tems je la rendrai toute autre.

(*ils ſortent.*)

ACANTE.

Ah! que je ſens de trouble & de chagrin!
Me faudra-t-il épouſer Maturin?

SCÉNE VI.

ACANTE, COLETTE.

COLETTE.

AH! n'en fais rien, croi moi, ma chère amie
Du mariage aurais-tu tant d'envie?

Tu peux trouver beaucoup mieux, ... que ſait-on?
Aimerais-tu ce méchant?

ACANTE.

Mon Dieu non.
Mais vois-tu bien, je ne ſuis plus ſoufferte
Dans le logis de la marâtre Berthe;
Je ſuis chaſſée, il me faut un abri,
Et par beſoin je dois prendre un mari.
C'eſt en pleurant que je cauſe ta peine.
D'un grand projet j'ai la cervelle pleine;
Mais je ne ſais comment m'y prendre; hélas!
Que devenir?... Di moi, ne ſais-tu pas
Si Monſeigneur doit venir dans ſes terres?

COLETTE.

Nous l'attendons.

ACANTE.

Bientôt?

COLETTE.

Je ne ſais guères
Dans mon taudis les nouvelles de cour.
Mais s'il revient, ce doit être un grand jour.
Il met, dit-on, la paix dans les familles;
Il rend juſtice, il a grand ſoin des filles.

ACANTE.

Ah! s'il pouvait me protéger ici!

COLETTE.

Je prétens bien qu'il me protège auſſi.

ACANTE.

On dit qu'à Metz il a fait des merveilles,
Qui dans l'armée ont très-peu de pareilles.
Que Charles-Quint a loué ſa valeur.

COLETTE.

Qu'eſt-ce que Charles-Quint ?

ACANTE.

Un Empereur.

Qui nous a fait bien du mal.

COLETTE.

Et qu'importe ?

Ne m'en faites pas, vous, & que je ſorte
A mon honneur du cas triſte où je ſuis.

ACANTE.

Comme le tien mon cœur eſt plein d'ennuis.
Non loin d'ici quelquefois on me mène
Dans un château de la jeune Dormène....

COLETTE.

Près de nos bois ? .... ah ! le plaiſant château !
De Maturin le logis eſt plus beau,
Et Maturin eſt bien plus riche qu'elle.

ACANTE.

Oui, je le ſais ; mais cette demoiſelle
Eſt autre choſe ; elle eſt de qualité ;
On la reſpecte avec ſa pauvreté.
Elle a près d'elle une vieille perſonne
Qu'on nomme Laure, & de qui l'ame eſt bonne ;
Laure eſt auſſi d'une grande maiſon.

COLETTE.

Qu'importe encor ?

ACANTE.

Les gens d'un certain nom,
J'ai remarqué cela, chère Colette,
En ſavent plus, ont l'ame autrement faite,
Ont de l'eſprit, des ſentimens plus grands,

Meilleurs que nous.

COLETTE.

Oui, dès leurs premiers ans,
Avec grand ſoin leur ame eſt façonnée;
La nôtre, hélas! languit abandonnée.
Comme on aprend à chanter, à danſer,
Les gens du monde aprennent à penſer.

ACANTE.

Cette Dormène, & cette vieille Dame,
Semblent donner quelque choſe à mon ame;
Je crois en valoir mieux quand je les voi;
J'ai de l'orgueil, & je ne ſais pourquoi;
Et les bontés de Dormène & de Laure
Me font haïr, mille fois plus encore,
Madame Berthe, & Monſieur Maturin.

COLETTE.

Quitte-les tous.

ACANTE.

Je n'oſe; mais enfin.
J'ai quelque eſpoir: que ton conſeil m'aſſiſte.
Di moi d'abord, Colette, en quoi conſiſte
Ce fameux droit du Seigneur?

COLETTE.

Oh! ma foi,
Va conſulter de plus doctes que moi.
Je ne ſuis point mariée: & l'affaire,
A ce qu'on dit, eſt un très grand miſtère:
Seconde-moi, fai que je vienne à bout
D'être épouſée, & je te dirai tout.

ACANTE.

Ah! j'y ferai mon poſſible.

COLETTE.

Ma mère
Eſt très alerte, & conduit mon affaire :
Elle me fait, par un acte plaintif,
Pouſſer mon droit par devant le Baillif.
J'aurai, dit-elle, un mari par juſtice.

ACANTE.

Que de bon cœur j'en fais le ſacrifice !
Chere Colette, agiſſons bien à point,
Toi pour l'avoir, moi pour ne l'avoir point.
Tu gagneras aſſez à ce partage,
Mais en perdant, je gagne davantage.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÉRE.

LE BAILLIF, PHILIPE *ſon valet*.

LE BAILLIF.

MA robe, allons....du reſpect....vite Phlipe.
C'eſt en Baillif qu'il faut que je m'équipe.
J'ai des cliens qu'il faut expédier.
Je ſuis Baillif; je te fais mon huiſſier.
Améne-moi Colette à l'audiance.
(*il s'aſſeye devant une table, & feuillete un grand livre.*)
L'affaire eſt grave, & de grande importance.
De Matrimonio .... chapitre deux.
Empêchemens....Ces cas là ſont verreux.
Il faut ſavoir de la juriſprudence.
(*à Colette.*)
Aprochez vous .... faites la revérence,
Colette; il faut d'abord dire ſon nom.

COLETTE.

Vous l'avez dit, je ſuis Colette.

LE BAILLIF *écrit*.

Bon,
Colette....Il faut dire enſuite ſon âge.
N'avez-vous pas trente ans, & davantage?

CO-

COLETTE.

Fi donc, Monſieur j'ai vingt ans, tout au plus.

LE BAILLIF *écrivant*.

Ça, vingt ans, paſſe :.... ils ſont bien révolus?

COLETTE.

L'âge; Monſieur, ne fait rien à la choſe,
Et jeune ou non, ſachez que je m'opoſe
A tout contrat qu'un Maturin ſans foi
Fera jamais avec d'autres que moi.

LE BAILLIF.

Vos opoſitions ſeront notoires.
Ça, vous avez des raiſons péremptoires?

COLETTE.

J'ai cent raiſons.

LE BAILLIF.

Dites-les .... Aurait-il ...

COLETTE.

Oh! oui, Monſieur.

LE BAILLIF.

Mais vous coupez le fil,
A tout moment, de nôtre procédure.

COLETTE.

Pardon, Monſieur.

LE BAILLIF.

Vous a-t-il fait injure?

COLETTE.

Oh tant! j'aurais plus d'un mari ſans lui;
Et me voilà pauvre fille aujourd'hui.

LE BAILLIF.

Il vous a fait ſans doute des promeſſes?

COLETTE.

Mille pour une, & pleines de tendreſſes.
Il promettait, il jurait que dans peu
Il me prendrait en légitime nœu.

LE BAILLIF *écrivant.*

En légitime nœud :... quelle malice !
Ça produiſez ſes lettres en juſtice.

COLETTE.

Je n'en ai point ; jamais il n'écrivait,
Et je croyais tout ce qu'il me diſait:
Quand tous les jours on parle tête à tête
A ſon amant d'une maniere honnête,
Pourquoi s'écrire ? à quoi bon ?

LE BAILLIF.

Mais du moins,
Au lieu d'écrits, vous avez des témoins ?

COLETTE.

Moi ? point du tout :... mon témoin c'eſt moi-même.
Eſt-ce qu'on prend des témoins quand on s'aime ?
Et puis, Monſieur, pouvais-je deviner
Que Maturin oſat m'abandonner ?
Il me parlait d'amitié, de conſtance ;
Je l'écoutais, & c'était en préſence
De mes moutons, dans ſon pré, dans le mien ;
Ils ont tout vû, mais ils ne diſent rien.

LE BAILLIF.

Non plus qu'eux tous je n'ai donc rien à dire.
Vôtre complainte en droit ne peut ſuffire.
On ne produit ni témoins, ni billets,
On ne vous a rien fait, rien écrit...

COLETTE.

Mais,
Un Maturin aura donc l'insolence
Impunément d'abuser l'innocence?

LE BAILLIF.

En abuser! mais vraiment, c'est un cas
Epouvantable, & vous n'en parliez pas!
Instrumentons .... Laquelle nous remontre
Que Maturin en plus d'une rencontre,
Se prévalant de sa simplicité,
A méchamment contre icelle attenté:
Laquelle insiste, & répète dommages,
Frais, intérêts, pour raison des outrages.
Contre les loix faits par le suborneur,
Dit Maturin, à son présent honneur.

COLETTE.

Rayez cela; je ne veux pas qu'on dise
Dans le païs une telle sotise.
Mon honneur est très intact; & pour peu
Qu'on l'eût blessé, l'on aurait vu beau jeu.

LE BAILLIF.

Que prétendez-vous donc?

COLETTE.

Etre vengée.

LE BAILLIF.

Pour se venger il faut être outragée,
Et par écrit coucher en mots exprès,
Quels attentats encontre vous sont faits;
Articuler les lieux, les circonstances,
Quis, *quid*, *ubi*, les excès, insolences,
Enormités sur quoi l'on jugera.

CO-

COLETTE.

Ecrivez donc tout ce qu'il vous plaira.

LE BAILLIF.

Ce n'eſt pas tout: il faut ſavoir la ſuite
Que ces excès pourraient avoir produite.

COLETTE.

Comment produite? Eh rien ne produit rien,
Traitre Baillif, qu'entendez-vous?

LE BAILLIF.

Fort bien,
Laquelle fille a dans ſes procédures,
Perdu le ſens, & nous dit des injures,
Et n'apportant nulle preuve du fait,
L'empêchement eſt nul, de nul effet.
(*il ſe lève.*)
Depuis une heure en vain je vous écoute.
Vous n'avez rien prouvé, je vous déboute.

COLETTE.

Me débouter, moi?

LE BAILLIF.

Vous.

COLETTE.

Maudit Baillif!
Je ſuis déboutée?

LE BAILLIF.

Oui, quand le plaintif
Ne peut donner des raiſons qui convainquent,
On le déboute, & les adverſes vainquent.
Sur Maturin n'ayant point action,
Nous procédons à la concluſion.

CO-

COLETTE.

Non. non, Baillif, vous aurez beau conclure,
Inſtrumenter, & ſigner, je vous jure
Qu'il n'aura point ſon Acante.

LE BAILLIF.

Il l'aura;
De Monſeigneur le droit ſe maintiendrâ.
Je ſuis Baillif, & j'ai les droits du maître:
C'eſt devant moi qu'il faudra comparaître.
Conſolez-vous, ſachez que vous aurez
Affaire à moi quand vous vous marîrez,

COLETTE.

J'aimerais mieux le reſte de ma vie
Demeurer fille.

LE BAILLIF.

Oh je vous en défie.

SCÉNE II.

COLETTE *ſeule*.

AH! comment faire? où reprendre mon bien?
J'ai proteſté, cela ne ſert de rien.
On va ſigner. Que je ſuis tourmentée!

SCÉ-

SCÉNE III.

COLETTE, ACANTE.

COLETTE.

A Mon ſecours! me voilà déboutée.

ACANTE.

Déboutée!

COLETTE.

Oui, l'ingrat vous eſt promis,
On me déboute.

ACANTE.

Hélas! je ſuis bien pis!
De mes chagrins mon ame eſt oppreſſée;
Ma chaine eſt prête, & je ſuis fiancée,
Ou je vais l'être au moins dans un moment.

COLETTE.

Ne hais-tu pas mon lâche?

ACANTE.

Honnêtement:
Entre nous deux, juges-tu ſur ma mine
Qu'il ſoit bien doux d'être ici Maturine?

COLETTE.

Non pas pour toi; tu portes dans ton air,
Je ne ſais quoi de brillant & de fier;
A Maturin cela ne convient guère,
Et ce maraud étoit mieux mon affaire.

ACAN-

ACANTE.

J'ai par malheur de trop hauts ſentimens.
Di moi, Colette, as-tu lû des romans?

COLETTE.

Moi?... non .... jamais.

ACANTE.

Le Baillif Métaproſe
M'en a prêté:.... Mon Dieu la belle choſe!

COLETTE.

En quoi ſi belle?

ACANTE.

On y voit des amans,
Si courageux, ſi tendres, ſi galans!

COLETTE.

Oh Maturin n'eſt pas comme eux.

ACANTE.

Colette,
Que les romans rendent l'ame inquiète!

COLETTE.

Et d'où vient donc?

ACANTE.

Ils forment trop l'eſprit.
En les liſant le mien bientôt s'ouvrit.
A réfléchir que de nuits j'ai paſſées!
Que les romans ſont naître de penſées!
Que les héros de ces livres charmans
Reſſemblent peu, Colette, aux autres gens!
Cette lumiere était pour moi féconde.
Je me voyais dans un tout autre monde.
J'étais au ciel..... Ah! qu'il m'était bien dur
De retomber dans mon état obſcur!

Le

Le cœur tout plein de ce grand étalage,
De me trouver au fond de mon village!
Et de descendre après ce vol divin,
Des Amadis à maître Maturin!

COLETTE.

Votre propos me ravit; & je jure
Que j'ai déja du goût pour la lecture.

ACANTE.

T'en souvient-il, autant qu'il m'en souvient,
Que ce Marquis, ce beau Seigneur qui tient
Dans le pays le rang, l'état d'un Prince,
De sa présence honore la province?
Il s'est passé juste un an & deux mois
Depuis qu'il vint pour cette seule fois.
T'en souvient-il? nous le vimes à table;
Il m'accueillit; ah! qu'il était affable!
Tous ses discours étaient des mots choisis,
Que l'on n'entend jamais dans ce païs.
C'était, Colette, une langue nouvelle;
Supérieure, & pourtant naturelle;
J'aurais voulu l'entendre tout le jour.

COLETTE.

Tu l'entendras sans doute à son retour.

ACANTE.

Ce jour, Colette, occupe ta mémoire,
Où Monseigneur tout rayonnant de gloire,
Dans nos forêts suivi d'un peuple entier,
Le fer en main courait le sanglier?

COLETTE.

Oui, quelque idée & confuse, & légère,
Peut m'en rester:

ACANTE.

Je l'ai diſtincte & claire.
Je crois le voir avec cet air ſi grand,
Sur ce cheval ſuperbe & bondiſſant;
Près d'un gros chêne il perce de ſa lance
Le ſanglier qui contre lui s'élance.
Dans ce moment j'entendis mille voix,
Que répétaient les échos de nos bois;
Et de bon cœur (il faut que j'en convienne)
J'aurais voulu qu'il démêlat la mienne.
De ſon départ je fus encor témoin;
On l'entourait, je n'étais pas bien loin.
Il me parla... Depuis ce jour, ma chère
Tous les romans ont le don de me plaire.
Quand je les lis, je n'ai jamais d'ennui,
Il me parait qu'ils me parlent de lui.

COLETTE.

Ah qu'un roman eſt beau!

ACANTE.

C'eſt la peinture
Du cœur humain, je crois, d'aprés nature...

COLETTE.

D'après nature!... Entre nous deux, ton cœur
N'aime-t-il pas en ſecret Monſeigneur?

ACANTE.

Oh non, je n'oſe; & je ſens la diſtance
Qu'entre nous deux mit ſon rang, ſa naiſſance:
Crois-tu qu'on ait des ſentimens ſi doux
Pour ceux qui ſont trop au deſſus de nous?
A cette erreur trop de raiſon s'oppoſe.
Non, je ne l'aime point, mais il eſt cauſe

Que l'ayant vû je ne peux à préſent.
En aimer d'autre, & c'eſt un grand tourment.

COLETTE.

Mais de tous ceux qui le ſuivaient, ma bonne,
Aucun n'a-t-il cajolé ta perſonne?
J'avoûrai moi, que l'on m'en a conté.

ACANTE.

Un étourdi prit quelque liberté;
Il s'apellait le Chevalier Gernance;
Son fier maintien, ſes airs, ſon inſolence,
Me révoltaient, loin de m'en impoſer.
Il fut ſurpris de ſe voir mépriſer,
Et réprimant ſa pourſuite hardie,
Je lui fis voir combien la modeſtie
Etait plus fière, & pouvait d'un coup d'œil
Faire trembler l'impudence & l'orgueil.
Ce Chevalier ſerait aſſez paſſable,
Et d'autres mœurs l'auraient pû rendre aimable.
Ah! la douceur eſt l'appas qui nous prend.
Que Monſeigneur, ô ciel! eſt différent!

COLETTE.

Ce Chevalier n'était donc guères ſage?
Ça, qui des deux te déplait davantage,
De Maturin, ou de cet effronté?

ACANTE.

Oh Maturin!... c'eſt ſans difficulté.

COLETTE.

Mais Monſeigneur eſt bon: il eſt le maître;
Pourrait-il pas te dépêtrer du traître?
Tu me parais ſi belle.

ACANTE.

Hélas!

COLETTE.

Je croi
Que tu pourras mieux réuſſir que moi.

ACANTE.

Eſt-il bien vrai qu'il arrive ?

COLETTE.

Sans doute,
Car on le dit.

ACANTE.

Penſes-tu qu'il m'écoute ?

COLETTE.

J'en ſuis certaine, & je retiens ma part
De ſes bontés.

ACANTE.

Nous le verrons trop tard ;
Il n'arrivera point ; on me fiance,
Tout eſt conclu, je ſuis ſans eſpérance.
Berthe eſt terrible en ſa mauvaiſe humeur ;
Maturin preſſe, & je meurs de douleur.

COLETTE.

Eh moque-toi de Berthe.

ACANTE.

Hélas Dormène ;
Si je lui parle, entrera dans ma peine.
Je vais prier Dormène de m'aider
De ſon appui, qu'elle daigne accorder
Aux malheureux : cette Dame eſt ſi bonne !
Laure, ſurtout cette vieille perſonne,
Qui m'a ſouvent montré tant d'amitié,
De moi, ſans doute, aura quelque pitié,
Me donnera des conſeils.

COLETTE.

A notre âge,
Il faut de bons amis, rien n'eſt plus ſage.
Tu trembles?

ACANTE.

Oui.

COLETTE.

Par ces lieux détournés.
Viens avec moi.

SCÉNE IV.

ACANTE, COLETTE, BERTHE, DIGNANT, MATURIN.

BERTHE (*arrêtant Acante.*)

QUel chemin vous prenez!
Etes-vous folle? & quand on doit ſe rendre
A ſon devoir, faut-il ſe faire attendre?
Quelle indolence! & quel air de froideur!
Vous me glacez: votre mauvaiſe humeur
Juſqu'à la fin vous ſera reprochée.
On vous marie, & vous êtes fâchée!
Hom l'idiote! Allons, ça, Maturin,
Soyez le maître, & donnez-lui la main.

MATURIN (*aproche ſa main, & veut l'embraſſer.*)

Ah! palſamdié....

BER-

BERTHE.

Voyez la malhonnête!
Elle rechigne & détourne la tête!

ACANTE.

Pardon, mon pere, hélas! vous excuſez
Mon embarras, vous le favoriſez,
Et vous ſentez quelle douleur amère
Je dois ſouffrir en quittant un tel pere.

BERTHE.

Et rien pour moi?

MATURIN.

Ni rien pour moi non plus?

COLETTE.

Non, rien, méchant, tu n'auras qu'un refus.

MATURIN.

On me fiance.

COLETTE.

Et va, va, fiançailles
Aſſez ſouvent ne ſont pas épouſailles.
Laiſſe-moi faire.

DIGNANT.

Eh! qu'eſt-ce que j'entens?
C'eſt un courier: c'eſt je penſe un des gens
De Monſeigneur; oui, c'eſt le vieux Champagne

SCÉNE V.

Les Acteurs précédens, CHAMPAGNE.

CHAMPAGNE.

OUi, nous avons terminé la campagne,

Nous avons ſauvé Metz, mon maître & moi,
Et nous aurons la paix. Vive le Roi!
Vive mon maître!... il a bien du courage,
Mais il eſt trop ſérieux pour ſon âge:
J'en ſuis fâché. Je ſuis bien aiſe auſſi,
Mon vieux Dignant, de te trouver ici.
Tu me parais en grande compagnie.

DIGNANT.

Oui, ... vous ſerez de la cérémonie.
Nous marions Acante.

CHAMPAGNE.

Bon! tant mieux!
Nous danſerons, nous ſerons tous joyeux.
Ta fille eſt belle.... Ah ah, c'eſt toi, Colette,
Ma chère enfant, ta fortune eſt donc faite,
Maturin eſt ton mari?

COLETTE.

Mon Dieu, non.

CHAMPAGNE.

Il fait fort mal.

COLETTE.

Le traître, le fripon,
Croit dans l'inſtant prendre Acante pour femme.

CHAMPAGNE.

Il fait fort bien; je répons ſur mon ame,
Que cet hymen à mon maître agréra,
Et que la noce a ſes frais ſe fera.

ACANTE.

Comment! il vient?

CHAMPAGNE.

Peut-être ce ſoir même.

DI-

DIGNANT.

Quoi! ce Seigneur, ce bon maître que j'aime,
Je puis le voir encor avant ma mort?
S'il eſt ainſi, je bénirai mon ſort.

ACANTE.

Puiſqu'il revient, permettez, mon cher père;
De vous prier (devant ma belle-mere)
De vouloir bien ne rien précipiter
Sans ſon aveu, ſans l'oſer conſulter.
C'eſt un devoir dont il faut qu'on s'acquitte.
C'eſt un reſpect, ſans doute, qu'il mérite.

MATURIN.

Foin du reſpect!

DIGNANT.

Votre avis eſt ſenſé,
Et comme vous en ſecret j'ai penſé.

MATURIN.

Et moi, l'ami, je penſe le contraire.

COLETTE (*à Acante.*)

Bon, tenez ferme.

MATURIN.

Eſt un ſot qui différe.
Je ne veux point ſoumettre mon honneur,
Si je le puis, à ce droit du Seigneur.

BERTHE.

Eh pourquoi tant s'effaroucher; la choſe
Eſt bonne au fond, quoique le monde en cauſe,
Et notre honheur ne peut s'en tourmenter.
J'en fis l'épreuve; & je peux proteſter
Qu'a mon devoir quand je me fus rendüe,
On s'en alla dès l'inſtant qu'on m'eut vüe.

COLETTE.

Je le crois bien.

BERTHE.

Cependant, la raiſon
Doit conſeiller de fuir l'occaſion.
Hâtons la noce; & n'attendons perſonne.
Préparez tout, mon mari, je l'ordonne.

MATURIN (*à Colette, en s'en allant.*)

C'eſt très bien dit: Eh bien, l'aurai-je enfin?

COLETTE.

Non, tu ne l'auras pas, non, Maturin.

(*Ils ſortent.*)

CHAMPAGNE.

Oh, oh, nos gens viennent en diligence.
Eh quoi, déja le Chevalier Germance?

SCÉNE VI.

LE CHEVALIER, CHAMPAGNE.

CHAMPAGNE.

VOus êtes fin, Monſieur le Chevalier:
Très à propos vous venez le premier.
Dans tous vos faits votre beau talent brille.
Vous vous doutez qu'on marie une fille;
Acante eſt belle, au moins.

LE CHEVALIER.

Eh oui vraiment,

Je

Je la connais; j'aprends en arrivant
Que Maturin ſe donne l'inſolence
De s'apliquer ce bijou d'importance.
Mon bon deſtin nous a fait accourir
Pour y mettre ordre : il ne faut pas ſouffrir
Qu'un riche ruſtre ait les tendres prémices
D'une beauté qui ſerait les délices
Des plus hupés, & des plus délicats.
Pour le Marquis, il ne ſe hâte pas;
C'eſt, je l'avoue, un grave perſonnage,
Preſſé de rien, bien compaſſé, bien ſage,
Et voyageant comme un ambaſſadeur.
Parbleu, jouons un tour à ſa lenteur.
Tiens, il me vient une bonne penſée,
C'eſt d'enlever *preſto* la fiancée,
De la conduire en quelque vieux château
Quelque maſure.

CHAMPAGNE.

Oui, le projet eſt beau.

LE CHEVALIER.

Un vieux château, vers la forêt prochaine,
Tout délabré, que poſſéde Dormène,
Avec ſa vieille....

CHAMPAGNE.

Oui, c'eſt Laure, je crois.

LE CHEVALIER.

Oui.

CHAMPAGNE.

Cette vieille était jeune autrefois,
Je m'en ſouviens : votre étourdi de père
Eut avec elle une certaine affaire
Où chacun d'eux fit un mauvais marché.

Ma

Ma foi, c'était un maître débauché,
Tout comme vous, buvant, aimant les belles,
Les enlevant, & puis ſe moquant d'elles.
Il mangea tout, & ne vous laiſſa rien.

LE CHEVALIER.

J'ai le Marquis, & c'eſt avoir du bien.
Sans nul ſouci je vis de ſes largeſſes.
Je n'aime point l'embarras des richeſſes.
Eſt riche aſſez qui ſait toûjours jouir.
Le premier bien, croi moi, c'eſt le plaiſir.

CHAMPAGNE.

Et que ne prenez-vous cette Dormène?
Bien plus qu'Acanté elle en vaudrait la peine;
Elle eſt très fraîche: elle eſt de qualité;
Cela convient à votre dignité.
Laiſſez pour nous les filles du village.

LE CHEVALIER.

Vraiment Dormène eſt un très doux partage;
C'eſt très bien dit. Je crois que j'eus un jour,
S'il m'en ſouvient, pour elle un peu d'amour.
Mais entre nous, elle ſent trop ſa dame.
On ne pourrait en faire que ſa femme.
Elle eſt bien pauvre, & je le ſuis auſſi;
Et pour l'himen j'ai fort peu de ſouci.
Mon cher Champagne, il me faut une Acante;
Cette conquête eſt beaucoup plus plaiſante.
Oui, cette Acante aujourd'hui m'a piqué.
Je me ſentis l'an paſſé provoqué
Par ſes refus, par ſa petite mine.
J'aime à domter cette pudeur mutine.
J'ai deux coquins, qui ſont trois avec toi,
Déterminés, alertes comme moi;

Nous tiendrons prêt à cent pas un carroſſe,
Et nous fondrons tous quatre ſur la noce.
Cela ſera plaiſant; j'en ris déja.

CHAMPAGNE.

Mais croyez-vous que Monſeigneur rira?

LE CHEVALIER.

Il faudra bien qu'il rie, & que Dormène
En rie encor, quoique prude & hautaine;
Et je prétens que Laure en rie auſſi.
Je viens de voir à cinq cents pas d'ici
Dormène & Laure en très mince équipage,
Qui s'en allaient vers le prochain village,
Chez quelque vieille....Il faut prendre ce tems.

CHAMPAGNE.

C'eſt bien penſé; mais vos déportemens
Sont dangereux, je crois, pour ma perſonne.

LE CHEVALIER.

Bon! l'on ſe fâche, on s'apaiſe, on pardonne.
Tous les gens gais ont le don merveilleux
De mettre en train tous les gens ſérieux.

CHAMPAGNE.

Fort bien.

LE CHEVALIER.

L'eſprit le plus atrabilaire
Eſt ſubjugué quand on cherche à lui plaire.
On s'épouvante, on crie, on fuit d'abord,
Et puis l'on ſoupe, & puis l'on eſt d'accord.

CHAMPAGNE.

On ne peut mieux: mais votre belle Acante
Eſt bien revêche.

LE CHEVALIER.

Et c'eſt ce qui m'enchante.

La

La réſiſtance eſt un charme de plus,
Et j'aime aſſez une heure de reſus.
Comment ſouffrir la ſtupide innocence
D'un ſot tendron faiſant la révérence,
Baiſſant les yeux, muette à mon aſpect,
Et recevant mes faveurs par reſpect?
Mon cher Champagne, à mon dernier voyage,
D'Acante ici j'éprouvai le courage.
Va, ſous mes loix je la ferai plier.
Rentre pour moi dans ton premier métier,
Sois mon trompette, & ſonne les allarmes.
Point de quartier, marchons, alerte, aux armes,
Vite.

CHAMPAGNE.

Je crois que nous ſommes trahis;
C'eſt du ſecours qui vient aux ennemis;
J'entens grand bruit, c'eſt Monſeigneur.

LE CHEVALIER.

N'importe
Sois prêt ce ſoir à me ſervir d'eſcorte.

Fin du ſecond Acte.

ACTE

ACTE III.

SCÉNE PREMIÉRE.

LE MARQUIS, le Chevalier GERNANCE.

LE MARQUIS.

CHer Chevalier, que mon cœur eſt en paix !
Que mes regards ſont ici ſatisfaits !
Que ce château qu'ont habité nos pères,
Que ces forêts, ces plaines me ſont chères !
Que je voudrais oublier pour toujours
L'illuſion, les manèges des Cours !
Tous ces grands riens, ces pompeuſes chimères,
Ces vanités, ces ombres paſſagères,
Au fond du cœur laiſſent un vuide affreux.
C'eſt avec nous que nous ſommes heureux.
Dans ce grand monde où chacun veut paraître,
On eſt eſclave, & chez moi je ſuis maître.
Que je voudrais que vous euſſiez mon gout !

LE CHEVALIER.

Eh, oui, l'on peut ſe rejouïr partout,
En garniſon, à la Cour, à la guerre,
Longtems en ville, & huit jours dans ſa terre.

LE MARQUIS.

Que vous & moi nous ſommes différens !

LE

LE CHEVALIER.

Nous changerons peut-être avec le tems.
En attendant vous ſavez qu'on aprête
Pour ce jour même une très belle fête?
C'eſt une noce.

LE MARQUIS.

Oui, Maturin vraiment
Fait un beau choix, & mon contentement
Eſt tout acquis à ce doux mariage.
L'époux eſt riche, & ſa maîtreſſe eſt ſage;
C'eſt un bonheur bien digne de mes vœux,
En arrivant de faire deux heureux.

LE CHEVALIER.

Acante encor en peut faire un troiſiéme.

LE MARQUIS.

Je vous reconnais là, toujours vous-même.
Mon cher parent, vous m'avez fait cent fois
Trembler pour vous par vos galants exploits.
Tout peut paſſer dans des villes de guerre;
Mais nous devons l'exemple dans ma terre.

LE CHEVALIER.

L'exemple du plaiſir apparemment?

LE MARQUIS.

Au moins, mon cher, que ce ſoit prudemment;
Daignez en croire un parent qui vous aime;
Si vous n'avez du reſpect pour vous-même,
Quelque grand nom que vous puiſſiez porter,
Vous ne pourez vous faire reſpecter.
Je ne ſuis pas difficile & ſévère,
Mais entre nous ſongez que votre père,
Pour avoir pris le train que vous prenez,

Se vit au rang des plus infortunés,
Perdit ſes biens, languit dans la miſère,
Fit de douleur expirer votre mère,
Et près d'ici mourut aſſaſſiné.
J'étais enfant; ſon ſort infortuné
Fut à mon cœur une leçon terrible,
Qui ſe grava dans mon ame ſenſible.
Utilement témoin de ſes malheurs,
Je m'inſtruiſais en répandant des pleurs.
Si comme moi cette fin déplorable
Vous eût frapé, vous ſeriez raiſonnable.

LE CHEVALIER.

Oui, je veux l'être un jour, c'eſt mon deſſein;
J'y penſe quelquefois, mais c'eſt en vain;
Mon feu m'emporte.

LE MARQUIS.

Eh bien, je vous préſage
Que vous ſerez las du libertinage.

LE CHEVALIER.

Je le voudrais; mais on fait comme on peut.
Ma foi, n'eſt pas raiſonnable qui veut.

LE MARQUIS.

Vous vous trompez, on eſt un peu ſon maître;
J'en fis l'épreuve, eſt ſage qui veut l'être;
Et croyez moi, cette Acante, entre nous,
Eut des attraits pour moi comme pour vous;
Mais ma raiſon ne pouvait me permettre
Un fol amour qui m'allait compromettre.
Je rejettai ce déſir paſſager,
Dont la pourſuite aurait pû m'affliger,
Dont le ſuccès eût perdu cette fille,
Eût fait ſa honte aux yeux de ſa famille,

Et l'eût privée à jamais d'un époux.

LE CHEVALIER.

Je ne ſuis pas ſi timide que vous.
La même pâte, il faut que j'en convienne,
N'a point paitri votre branche & la mienne.
Quoi, vous penſez être dans tous les tems
Maître abſolu de vos yeux, de vos ſens?

LE MARQUIS.

Eh pourquoi non?

LE CHEVALIER.

Très fort je vous reſpecte,
Mais la ſageſſe eſt tant ſoit peu ſuſpecte.
Les plus prudens ſe laiſſent captiver,
Et le vrai ſage eſt encor à trouver.
Craignez ſurtout le titre ridicule
De philoſophe.

LE MARQUIS.

O l'étrange ſcrupule!
Ce noble nom, ce nom tant combattu,
Que veut-il dire? amour de la vertu,
Le fat en raille avec étourderie,
Le ſot le craint, le fripon le décrie;
L'homme de bien dédaigne les propos
Des étourdis, des fripons & des ſots:
Et ce n'eſt pas ſur les diſcours du monde
Que le bonheur & la vertu ſe fonde.
Ecoutez moi, Je ſuis las aujourd'hui
Du train des Cours où l'on vit pour autrui;
Et j'ai penſé, pour vivre à la campagne,
Pour être heureux, qu'il faut une compagne.
J'ai le projet de m'établir ici,
Et je voudrais vous marier auſſi.

LE CHEVALIER.

Trés humble ſerviteur.

LE MARQUIS.

Ma fantaiſie
N'eſt pas de prendre une jeune étourdie.

LE CHEVALIER.

L'étourderie a du bon.

LE MARQUIS.

Je voudrais
Un eſprit doux, plus que de doux attraits.

LE CHEVALIER.

J'aimerais mieux le dernier.

LE MARQUIS.

La jeuneſſe,
Les agrémens n'ont rien qui m'intéreſſe.

LE CHEVALIER.

Tant pis.

LE MARQUIS.

Je veux affermir ma maiſon,
Par un hymen qui ſoit tout de raiſon.

LE CHEVALIER.

Oui, tout d'ennui.

LE MARQUIS.

J'ai penſé que Dormène
Serait très propre à former cette chaine.

LE CHEVALIER.

Notre Dormène eſt bien pauvre.

LE MARQUIS.

Tant mieux.
C'eſt un bonheur ſi pur, ſi précieux,
De relever l'indigente nobleſſe,

De préférer l'honneur à la richeſſe!
C'eſt l'honneur ſeul qui chez nous doit former
Tout notre ſang : lui ſeul doit animer
Ce ſang reçu de nos braves ancêtres,
Qui dans les camps doit couler pour ſes maîtres.

LE CHEVALIER.

Je penſe ainſi : les Français libertins
Sont gens d'honneur. Mais dans vos beaux deſſeins,
Vous avez donc, malgré votre réſerve,
Un peu d'amour ?

LE MARQUIS.

Qui, moi ? Dieu m'en préſerve!
Il faut ſavoir être maître chez ſoi ;
Et ſi j'aimais, je recevrais la loi,
Se marier par amour, c'eſt folie.

LE CHEVALIER.

Ma foi, Marquis, votre philoſophie
Me paraît toute à rebours du bon ſens ;
Pour moi, je crois au pouvoir de nos ſens.
Je les conſulte en tout ; & j'imagine
Que tous ces gens ſi graves par la mine,
Pleins de morale & de réflexions,
Sont deſtinés aux grandes paſſions.
Les étourdis eſquivent l'eſclavage,
Mais un coup d'œil peut ſubjuguer un ſage.

LE MARQUIS.

Soit ; nous verrons.

LE CHEVALIER.

Voici d'autres époux ;
Voici la noce ; allons, égayons-nous.
C'eſt Maturin, c'eſt la gentille Acante,

C'eſt

C'eſt le vieux père, & la mère, & la tante,
C'eſt le Baillif, Colette & tout le bourg.

SCÉNE II.

LE MARQUIS, LE CHEVALIER, LE BAILLIF *à la tête des habitans*.

LE MARQUIS.

J'En ſuis touché....Bon jour, enfans, bon jour.

LE BAILLIF.

Nous venons tous avec conjouïſſance....
Nous préſenter devant votre Excellence,
Comme les Grecs jadis devant Cyrus....
Comme les Grecs.

LE MARQUIS.

Les Grecs ſont ſuperflus.
Je ſuis Picard; je revois avec joie
Tous mes vaſſaux.

LE BAILLIF.

Les Grecs de qui la proye....

LE CHEVALIER.

Ah finiſſez!....Notre gros Maturin,
La belle Acante eſt votre proye enfin?

MATURIN.

Ouida, Monſieur, la fiançaille eſt faite,
Et nous prions que Monſeigneur permette
Qu'on nous finiſſe.

COLETTE.

Oh tu ne l'auras pas;
Je te le dis, tu me demeureras.
Oui, Monſeigneur, vous me rendrez juſtice;
Vous ne ſouffrirez pas qu'il me trahiſſe;
Il m'a promis....

MATURIN.

Bon, j'ai promis en l'air.

LE MARQUIS.

Il faut, Baillif, tirer la choſe au clair.
A-t-il promis?

LE BAILLIF.

La choſe eſt conſtatée.
Colette eſt folle, & je l'ai déboutée.

COLETTE.

Ça n'y fait rien, & Monſeigneur ſaura
Qu'on force Acante à ce beau marché là,
Qu'on la maltraite, & qu'on la violente
Pour épouſer.

LE MARQUIS.

Eſt-il vrai, belle Acante?

ACANTE.

Je dois d'un père avec raiſon chéri
Suivre les loix; il me donne un mari.

MATURIN.

Vous voyez bien qu'en effet elle m'aime.

LE MARQUIS.

Sa réponſe eſt d'une prudence extrême;
Eh bien chez moi la noce ſe fera.

LE CHEVALIER.

Bon, bon, tant mieux.

LE

LE MARQUIS (*à Acante.*)

Votre père verra
Que j'aime en lui la probité, le zèle,
Et les travaux d'un ſerviteur fidèle.
Votre ſageſſe à mes yeux ſatisfaits
Augmente encor le prix de vos attraits.
Comptez, amis, qu'en faveur de la fille
Je prendrai ſoin de toute la famille.

COLETTE.

Et de moi donc?

LE MARQUIS.

De vous, Colette, auſſi.
Cher Chevalier, retirons nous d'ici;
Ne troublons point leur naïve allégreſſe.

LE BAILLIF.

Et votre droit, Monſeigneur, le tems preſſe.

MATURIN.

Quel chien de droit! Ah me voilà perdu.

COLETTE.

Va, tu verras.

M. BERTHE.

Maturin, que crains-tu?

LE MARQUIS.

Vous aurez ſoin, Baillif, en homme ſage,
D'arranger tout ſuivant l'antique uſage;
D'un ſi beau droit je veux m'autoriſer,
Avec décence, & n'en point abuſer.

LE CHEVALIER.

Ah quel Caton! mais mon Caton, je penſe,
La ſuit des yeux, & non ſans complaiſance.
Mon cher couſin.

LE MARQUIS.

Eh bien ?

LE CHEVALIER.

Gageons tous deux
Que vous allez devenir amoureux.

LE MARQUIS.

Moi ! mon couſin !

LE CHEVALIER.

Oui, vous.

LE MARQUIS.

L'extravagance !

LE CHEVALIER.

Vous le ſerez, j'en ris deja d'avance.
Gageons, vous dis-je, une diſcrétion.

LE MARQUIS.

Soit.

LE CHEVALIER.

Vous perdrez.

LE MARQUIS.

Soyez bien ſûr que non.

SCÉNE III.

LE BAILLIF, les autres acteurs

MATURIN.

QUe diſent-ils ?

LE BAILLIF.

Ils diſent que ſur l'heure
Cha-

Chacun s'en aille, & qu'Acante demeure.

MATURIN.

Moi, que je ſorte?

LE BAILLIF.

Oui ſans doute.

COLETTE.

Oui, fripon.

Oh! nous aimons la loi, nous.

MATURIN (*au Baillif.*)

Mais doit-on?....

Mad. BERTHE.

Eh quoi, benet, te voila bien à plaindre!

DIGNANT.

Allez, d'Acante on n'aura rien à craindre.
Trop de vertu règne au fond de ſon cœur,
Et nôtre maître eſt tout rempli d'honneur.
(*à Acante.*)
Quand près de vous il daignera ſe rendre,
Quand ſans témoin il pourra vous entendre,
Remettez lui ce paquet cacheté,
(*lui donnant les papiers cachetés.*)
C'eſt un devoir de votre piété,
N'y manquez pas...O fille toujours chère!....
Embraſſez-moi.

ACANTE.

Tous vos ordres, mon père,
Seront ſuivis, ils ſont pour moi ſacrés;
Je vous dois tout....D'où vient que vous pleurez?

DIGNANT.

Ah! je le dois; .... de vous je me ſépare,
C'eſt pour jamais: mais ſi le ciel avare,
Qui m'a toujours refuſé ſes bienfaits,

Pouvait ſur vous les verſer déſormais,
Si votre ſort eſt digne de vos charmes,
Ma chère enfant, je dois ſécher mes larmes.

M. BERTHE.

Marchons, marchons, tous ces beaux complimens
Sont pauvretés qui font perdre du tems.
Venez, Colette.

COLETTE (*à Acante.*)

Adieu, ma chère amie.
Je recommande à votre prud'hommie
Mon Maturin; vengez moi des ingrats.

ACANTE.

Le cœur me bat; .... que deviendrai-je, hélas!

SCÉNE IV.

LE BAILLIF, MATURIN, ACANTE.

JE n'aime point cette cérémonie,
Maître Baillif, c'eſt une tirannie.

LE BAILLIF.

C'eſt la condition, *ſine qua non*.

MATURIN.

Sine qua non; quel diable de jargon!
Morbleu ma femme eſt à moi.

LE BAILLIF.

Pas encore:
Il faut premier que Monſeigneur l'honore
D'un entretien, ſelon les nobles us

En

En ce châtel de tous les tems reçus.

MATURIN.

Ces maudits us quels ſont-ils?

LE BAILLIF.

L'épouſée

Sur une chaiſe eſt ſagement placée;
Puis Monſeigneur dans un fauteuil à bras,
Vient vis-à-vis ſe camper à ſix pas.

MATURIN.

Quoi, pas plus loin?

LE BAILLIF.

C'eſt la règle.

MATURIN.

Allons paſſe.

Et puis après?

LE BAILLIF.

Monſeigneur avec grace
Fait un préſent de bijoux, de rubans,
Comme il lui plait.

MATURIN.

Paſſe pour des préſens.

LE BAILLIF.

Puis il lui parle, il vous la conſidère,
Il examine à fond ſon caractère;
Puis il l'exhorte à la vertu.

MATURIN.

Fort bien;
Et quand finit s'il vous plait l'entretien?

LE BAILLIF.

Expreſſément la loi veut qu'on demeure
Pour l'exhorter l'eſpace d'un quart d'heure.

MATURIN.

Un quart d'heure eſt beaucoup: & le mari

Peut-

Peut-il au moins ſe tenir près d'ici,
Pour écouter ſa femme?

LE BAILLIF.

La loi porte,
Que s'il oſait ſe tenir à la porte,
Se préſenter avant le tems marqué,
Faire du bruit, ſe tenir pour choqué,
S'émanciper à ſotiſes pareilles,
On fait couper ſur le champ ſes oreilles.

MATURIN.

La belle loi! les beaux droits que voila!
Et ma moitié ne dit mot à cela?

ACANTE.

Moi j'obéis, & je n'ai rien à dire.

LE BAILLIF.

Déniche, il faut qu'un mari ſe retire:
Point de raiſons.

MATURIN (*ſortant.*)

Ma femme heureuſement
N'a point d'eſprit, & ſon air innocent,
Sa converſation ne plaira guère.

LE BAILLIF.

Veux-tu partir?

MATURIN.

Adieu donc, ma très-chère;
Songe ſurtout au pauvre Maturin,
Ton fiancé.

(*il ſort.*)

ACANTE.

J'y ſonge avec chagrin.
Quelle ſera cette étrange entrevuë?

La

La peur me prend, je ſuis toute éperduë.

LE BAILLIF.

Aſſéïez vous; attendez en ce lieu
Un maitre aimable & vertueux. Adieu.

SCÉNE V.

ACANTE, *ſeule.*

IL eſt aimable;... ah! je ſais ſans doute.
Pourai-je hélas! mériter qu'il m'écoute?
Entrera-t-il dans mes vrais intérêts,
Dans mes chagrins, & dans mes torts ſecrets?
Il me croira du moins fort imprudente,
De refuſer le ſort qu'on me préſente;
Un mari riche, un état aſſuré.
Je le prévois, je ne remporterai
Que des refus, avec bien peu d'eſtime;
Je vais déplaire à ce cœur magnanime;
Et ſi mon ame avait oſé former
Quelque ſouhait, c'eſt qu'il pût m'eſtimer.
Mais pourra-t-il me blâmer de me rendre
Chez cette Dame & ſi noble & ſi tendre,
Qui fuit le monde, & qu'en ce triſte jour
J'implorerai pour le fuir a mon tour?...
Où ſuis-je?... on ouvre!... à peine j'enviſage
Celui qui vient,... je ne vois qu'un nuage.

SCÉ-

SCÉNE VI.

LE MARQUIS, ACANTE.

LE MARQUIS.

Asseïez-vous. Lors qu'ici je vous vois,
C'eſt le plus beau, le plus cher de mes droits:
J'ai commandé qu'on porte à votre père
Les faibles dons qu'il convient de vous faire;
Ils paraitront bien indignes de vous.

ACANTE (*s'asseïant.*)

Trop de bontés ſe repandent ſur nous;
J'en ſuis confuſe; & ma reconnoiſſance
N'a pas beſoin de tant de bienfaiſance;
Mais avant tout il eſt de mon devoir
De vous prier de daigner recevoir
Ces vieux papiers que mon père préſente
Très-humblement.

LE MARQUIS (*les mettant dans ſa poche.*

Donnez les, belle Acante,
Je les lirai; c'eſt ſans doute un détail
De mes forêts: ſes ſoins, & ſon travail
M'ont toujours plû; j'aurai de ſa vieilleſſe.
Les plus grands ſoins; comptez ſur ma promeſſe.
Mais eſt-il vrai qu'il vous donne un époux
Qui vous cauſant d'invincibles dégouts,
De votre hymen rend la chaine odieuſe?
J'en ſuis fâché .... Vous deviez être heureuſe.

ACAN-

ACANTE.

Ah ! je le ſuis un moment, Monſeigneur,
En vous parlant, en vous ouvrant mon cœur,
Mais tant d'audace eſt-elle ici permiſe ?

LE MARQUIS.

Ne craignez rien ; parlez avec franchiſe ;
Tous vos ſecrets ſeront en ſûreté.

ACANTE.

Qui douterait de votre probité ?
Pardonnez donc à ma plainte importune,
Ce mariage aurait fait ma fortune,
Je le ſais bien, & j'avoûrai ſurtout
Que c'eſt trop tard expliquer mon dégout ;
Que dans les champs élévee & nourrie,
Je ne dois point dédaigner une vie
Qui ſous vos loix me retient pour jamais,
Et qui m'eſt chère encor par vos bienfaits.
Mais après tout, Maturin, le village,
Ces payſans, leurs mœurs, & leur langage ;
Ne m'ont jamais inſpiré tant d'horreur ;
De mon eſprit c'eſt une injuſte erreur ;
Je la combats, mais elle a l'avantage.
En frémiſſant je fais ce mariage.

LE MARQUIS (*aprochant ſon fauteûil.*)

Mais vous n'avez pas tort.

ACANTE (*à genoux.*)

J'oſe à genoux
Vous demander, non pas un autre époux,
Non d'autres nœuds, tous me ſeraient horribles,
Mais que je puiſſe avoir des jours paiſibles ;
Le premier bien ſerait votre bonté,

Et

Et le ſecond de tous, la liberté.

LE MARQUIS (*la relevant avec empreſſement*,
Eh! relevez-vous donc ... Que tout m'étonne
Dans vos deſſeins, & dans votre perſonne,
(*Ils s'aprochent.*)
Dans vos diſcours ſi nobles, ſi touchans,
Qui ne ſont point le langage des champs!
Je l'avoûrai, vous ne paraiſſez faite
Pour Maturin, ni pour cette retraite.
D'où tenez-vous, dans ce ſéjour obſcur,
Un ton ſi noble, un langage ſi pur?
Partout on a de l'eſprit; c'eſt l'ouvrage
De la nature, & c'eſt votre partage:
Mais l'eſprit ſeul ſans éducation
N'a jamais eu ni ce tour, ni ce ton,
Qui me ſurprend,.... je dis plus, qui m'enchante.

ACANTE.

Ah! que pour moi votre ame eſt indulgente!
Comme mon ſort, mon eſprit eſt borné.
Moins on attend, plus on eſt étonné.
Un peu de ſoins, peut-être, & de lecture,
Ont pû dans moi corriger la nature;
C'eſt vous ſurtout, vous qui dans ce moment
Formez en moi l'eſprit, le ſentiment,
Qui m'élevez, qui dans moi faites naitre
L'ambition d'imiter un tel maitre.

LE MARQUIS.

Je n'y tiens plus; ſon mérite inouï
M'a plus encor pénétré qu'ébloui.
Quoi, dans ces lieux la nature bizarre
Aura voulu mettre une fleur ſi rare,

Et le deſtin veut ailleurs l'enterrer !
Non, belle Acante, il vous faut demeurer.
(*il s'aproche.*)

ACANTE.

Pour épouſer Maturin?

LE MARQUIS.

Sa perſonne.
Mérite peu la femme qu'on lui donne,
Je l'avoûrai.

ACANTE.

Mon père quelquefois
Me conduiſit au-delà de vos bois,
Chez une Dame aimable & retirée,
Pauvre il eſt vrai, mais noble & revérée,
Pleine d'eſprit, de ſentimens, d'honneur;
Elle daigne m'aimer; votre faveur,
Votre bonté peut me placer près d'elle.
Ma belle-mère eſt avare & cruelle,
Elle me hait, & je hais malgré moi
Ce Maturin qui compte ſur ma foi.
Voilà mon ſort, vous en etes le maître.
Je ne ſerai point heureuſe peut être;
Je ſouffrirai, mais je ſouffrirai moins,
En devant tout à vos généreux ſoins.
Protégez moi, croyez qu'en ma retraite
Je reſterai toujours votre ſujette.

LE MARQUIS.

Tout me ſurprend. Dites moi, s'il vous plait;
Celle qui prend à vous tant d'intérêt,
Qui vous chérit, ayant ſû vous connaître;
Serait-ce point Dormène?

ACANTE.

Oui.

LE

LE MARQUIS.

Mais peut-être...
Il eſt aiſé d'ajuſter tout cela.
Oui ... votre idée eſt très bonne ... oui, voilà
Un vrai moyen de rompre avec décence....
Ce ſot hymen, cette indigne alliance.
J'ai des projets:..... en un mot, voulez-vous
Près de Dormène un deſtin noble & doux?

ACANTE.

J'aimerais mieux la ſervir, ſervir Laure,
Laure ſi bonne, & qu'à jamais j'honore.
Manquer de tout, goûter dans leur ſéjour
Le ſeul bonheur de vous faire ma cour,
Que d'accepter la richeſſe importune
De tout mari qui ferait ma fortune.

LE MARQUIS.

Acante, allez,.... vous pénétrez mon cœur;
Oui, vous pourrez, Acante, avec honneur
Vivre auprès d'elle,... & dans mon château même.

ACANTE.

Auprès de vous! ah ciel!

LE MARQUIS (*s'aproche un peu.*)

Elle vous aime,
Elle a raiſon.... J'ai, vous dis-je, un projet,
Mais je ne ſais s'il aura ſon effet.
Et cependant vous voilà fiancée,
Et votre chaine eſt déja commencée,
La nôce prête, & le contrat ſigné.
Le ciel voulut que je fus éloigné,
Lorſqu'en ces lieux on parait la victime;
J'arrive tard; & je m'en fais un crime.

ACAN-

ACANTE.

Quoi ! vous daignez me plaindre ? ah qu'à mes yeux
Mon mariage en eſt plus odieux !
Qu'il le devient chaque inſtant davantage !

LE MARQUIS. (*Ils s'aprochent.*)

Mais après tout, puiſque de l'eſclavage
(*Il s'aproche.*)
Avec décence on pourra vous tirer ....

ACANTE (*s'aprochant un peu.*)

Ah ! le voudriez-vous ?

LE MARQUIS.

J'oſe eſpérer ....
Que vos parens, la raiſon, la loi même,
Et plus encor vôtre mérite extrême ...
(*Il s'aproche encor.*)
Oui ; cet himen eſt trop mal aſſorti.
(*Elle s'aproche .*)
Mais ... le tems preſſe ; il faut prendre un parti.
Ecoutez-moi ...
(*Ils ſe trouvent tout près l'un de l'autre.*)

ACANTE.

Juſte ciel ! ſi j'écoute !

SCÉNE VII.

LE MARQUIS, ACANTE, LE BAILLIF, MATURIN.

MATURIN (*entrant bruſquement.*)

JE crains, ma foi; que l'on me déboute.
Entrons, entrons, le quart d'heure eſt fini.

ACANTE.

Eh quoi! ſi tôt?

LE MARQUIS (*tirant ſa montre.*)

Il eſt vrai, mon ami

MATURIN.

Maître Baillif, ces ſiéges ſont bien proches,
Eſt-ce encor un des droits?

LE BAILLIF.

Point de reproches,
Mais du reſpect.

MATURIN.

Mon Dieu! nous en aurons;
Mais aurons-nous ma femme?

LE MARQUIS.

Nous verrons.
Eh! (*il ſonne:*)

UN DOMESTIQUE.

Monſeigneur!

LE MARQUIS.

Que l'on remène Acante,
Chez ſes parens. MA-

MATURIN.

Ouais ! ceci me tourmente.

ACANTE (*s'en allant.*)

Ciel ! pren pitié de mes ſecrets ennuis.

LE MARQUIS (*ſortant d'un autre côté.*)

Sortons, cachons le déſordre où je ſuis.
Ah ! que j'ai peur de perdre la gageure !

SCÉNE VIII.

MATURIN, LE BAILLIF,

MATURIN.

DI moi, Baillif, ce que cela figure?
Notre Seigneur eſt ſorti bien fournois :
Il me parlait poliment autrefois ;
J'aimais aſſez ſes honnêtes maniéres.
Et même à cœur il prenait mes affaires ;
Je me marie .... il s'en va tout penſif !

LE BAILLIF.

C'eſt qu'il penſe beaucoup.

MATURIN.

Maître Baillif,
Je penſe auſſi. Ce, *nous verrons*, m'aſſomme ;
Quand on eſt prêt, *nous verrons* ! Ah quel homme !
Que je fis mal, ô ciel ! quand je naquis
Chez mes parens de naître en ce païs !
J'aurais bien dû choiſir quelque village,
Où j'aurais pû contracter mariage

Digitized by Google

Tout uniment, comme cela ſe doit,
A mon plaiſir, ſans qu'un autre eût le droit
De diſpoſer de moi-même à mon âge,
Et de fourrer ſon nez dans mon ménage!

LE BAILLIF.

C'eſt pour ton bien.

MATURIN.

Mon ami Baillival,
Pour notre bien on nous fait bien du mal.

Fin du troiſiéme Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIÉRE.

LE MARQUIS *ſeul.*

NOn je ne perdrai point cette gageure.
Amoureux! moi! quel conte! ah je m'aſſure
Que ſur ſoi-même on garde un plein pouvoir;
Pour être ſage, on n'a qu'à le vouloir.
Il eſt bien vrai qu'Acante eſt aſſez belle ...
Et de la grace! ah! nul n'en a plus qu'elle,...
Et de l'eſprit!... quoi, dans le fond des bois!
Pour avoir vû Dormène quelquefois,
Que de progrès! qu'il faut peu de culture
Pour ſeconder les dons de la nature!
J'eſtime Acante: oui, je dois l'eſtimer;
Mais, grace au Ciel, je ſuis très loin d'aimer.
(*Il s'aſſied à une table.*)
Ah! reſpirons. Voyons, ſur toute choſe,
Quel plan de vie enfin je me propoſe ...
De ne dépendre en ces lieux que de moi,
De n'en ſortir que pour ſervir mon Roi,
De m'attacher, par un ſage hyménée,
Une compagne agréable & bien née,
Pauvre de bien, mais riche de vertu,
Dont la nobleſſe, & le ſort abattu,
A mes bienfaits doivent des jours proſpères:

Dormène ſeule a tous ces caractères;
Le Ciel pour moi la réſerve aujourd'hui.
Allons la voir:... d'abord écrivons lui
Un compliment:... mais que puis-je lui dire?
Acante eſt là * qui m'empêche d'écrire;
* *En ſe cognant le front avec la main.*
Oui je la vois; comment la fuir? par où?
(il ſe releve.)
Qui ſe croit ſage, ô ciel! eſt un grand fou.
Achevons donc.... Je me vaincrai ſans doute.
(il finit ſa lettre.)
Hola! quelqu'un.... Je ſais bien qu'il en coute.

SCÉNE II.

LE MARQUIS, UN DOMESTIQUE.

LE MARQUIS.

Tenez, portez cette lettre à l'inſtant.

LE DOMESTIQUE.

Où?

LE MARQUIS.

Chez Acante.

LE DOMESTIQUE.

Acante? mais vraiment....

LE MARQUIS.

Je n'ai point dit Acante, c'eſt Dormène
A qui j'écris: on a bien de la peine
Avec ſes gens... tout le monde en ces lieux
Parle d'Acante; & l'oreille & les yeux
Sont remplis d'elle, & brouillent ma mêmoire.

SCÉ-

SCÉNE III.

LE MARQUIS, DIGNANT, Mad. BERTHE, MATURIN.

MATURIN.

AH! voici bien pardienne une autre hiſtoire!

LE MARQUIS.

Quoi?

MATURIN.

Pour le coup c'eſt le droit du Seigneur;
On m'a volé ma femme.

Mad. BERTHE.

Oui, votre honneur
Sera honteux de cette vilenie;
Et je n'aurais pas crû cette infamie
D'un grand Seigneur, ſi bon, ſi libéral.

LE MARQUIS.

Comment? qu'eſt-il arrivé?

Mad. BERTHE.

Bien du mal.

MATURIN.

Vous le ſavez comme moi.

LE MARQUIS.

Parle, traître,
Parle.

MATURIN.

Fort bien, vous vous fâchez, mon maître;
Oh c'eſt à moi d'être fâché.

LE MARQUIS.

Comment ?

Explique toi.

MATURIN.

C'eſt un enlévement.
Savez-vous pas qu'à peine chez ſon père
Elle arrivait pour finir notre affaire,
Quatre coquins, alertes, bien tournés,
Effrontément me l'ont priſe a mon nez,
Tout en riant, & vite l'ont conduite
Je ne ſais où.

LE MARQUIS.

Qu'on aille à leur pourſuite....
Hola! quelqu'un;... ne perdez point de tems;
Allez, courez, que mes gardes, mes gens
Des tous côtés marchent en diligence.
Volez, vous dis-je, & s'il faut ma préſence,
J'irai moi-même.

BERTHE (*à ſon mari.*)

Il parle tout de bon,
Et l'on croirait, mon cher, à la façon
Dont Monſeigneur regarde cette injure,
Que c'eſt à lui qu'on a pris ſa future.

LE MARQUIS.

Et vous ſon père, & vous qui l'aimez tant,
Vous qui perdez une ſi chére enfant,
Un tel tréſor, un cœur noble, un cœur tendre,
Avez-vous pû ſouffrir, ſans la défendre,
Que de vos bras on oſat l'arracher?
Un tel malheur ſemble peu vous toucher,
Que devient donc l'amitié paternelle?

Vous

Vous m'étonnez.

DIGNANT.

Tout mon cœur eſt pour elle ;
C'eſt mon devoir ; & j'ai dû preſſentir
Que par votre ordre on la faiſait partir.

LE MARQUIS.

Par mon ordre ?

DIGNANT.

Oui.

LE MARQUIS.

Quelle injure nouvelle !
Tous ces gens-ci perdent-ils la cervelle ?
Allez-vous-en, laiſſez moi, ſortez tous.
Ah ! s'il ſe peut, modérons mon courroux....
Non, vous, reſtez.

MATURIN.

Qui ? moi ?

LE MARQUIS (*à Dignant.*)

Non, vous, vous dis-je.

SCÉNE IV.

LE MARQUIS *ſur le devant*, DIGNANT *au fond.*

LE MARQUIS.

JE vois d'où part l'attentat qui m'afflige.
Le Chevalier m'avait preſque promis
De ſe porter à des coups ſi hardis.
Il croit au fond que cette gentilleſſe

Eſt

Digitized by Google

Eſt pardonnable au feu de ſa jeuneſſe.
Il ne ſait pas combien j'en ſuis choqué,
A quel excès ce fou là m'a manqué,
Juſqu'à quel point ſon procédé m'offenſe :
Il deshonore, il trahit l'innocence ;
Il perd Acante : & pour percer mon cœur,
Je n'ai paſſé que pour ſon raviſſeur !
Un étourdi, que la débauche anime,
Me fait porter la peine de ſon crime !
Voilà le prix de mon affection
Pour un parent indigne de mon nom !
Il eſt paitri des vices de ſon pere,
Il a ſes traits, ſes mœurs, ſon caractère ;
Il périra malheureux comme lui.
Je le renonce, & je veux qu'aujourd'hui
Il ſoit puni de tant d'extravagance.

DIGNANT.

Puis-je en tremblant prendre ici la licence
De vous parler ?

LE MARQUIS.

Sans doute, tu le peux.
Parle moi d'elle.

DIGNANT.

Au tranſport douloureux
Ou votre cœur devant moi s'abandonne,
Je ne reconnais plus votre perſonne.
Vous avez lû ce qu'on vous a porté,
Ce gros paquet qu'on vous a préſenté ?...

LE MARQUIS.

Eh mon ami ! ſuis-je en état de lire ?

DIGNANT.

Vous me faites frémir.

LE MARQUIS.

Que veux-tu dire ?

DIGNANT.

Quoi, ce paquet n'eſt pas encor ouvert ?

LE MARQUIS.

Non.

DIGNANT.

Juſte ciel ! ce dernier coup me perd !

LE MARQUIS.

Comment !.... j'ai crû que c'était un mémoire
De mes forêts.

DIGNANT.

Hélas ! vous deviez croire
Que cet écrit était intéreſſant.

LE MARQUIS.

Eh liſons vite....Une table à l'inſtant ;
Aprochez donc cette table.

DIGNANT.

Ah mon maître.
Qu'aura t-on fait, & qu'allez-vous connaître ?

LE MARQUIS (*aſſis examine le paquet.*)

Mais ce paquet qui n'eſt pas à mon nom,
Eſt cacheté des ſceaux de ma maiſon ?

DIGNANT.

Oui.

LE MARQUIS.

Liſons donc.

DIGNANT.

Cet étrange miſtère
En d'autre tems aurait de quoi vous plaire,
Mais à préſent il devient bien affreux.

LE

LE MARQUIS (*lisant.*)

Je ne vois rien jusqu'ici que d'heureux.
Je vois d'abord que le ciel la fit naître
D'un sang illustre : & cela devait être.
Oui, plus je lis, plus je bénis les cieux.
Quoi ! Laure a mis ce dépôt précieux
Entre vos mains ! quoi ! Laure est donc sa mère ?
Mais pourquoi donc lui serviez-vous de père ?
Indignement pourquoi la marier ?

DIGNANT.

J'en avais l'ordre, & j'ai dû vous prier
En sa faveur.

UN DOMESTIQUE.

En ce moment Dormène
Arrive ici, tremblante, hors d'haleine,
Fondant en pleurs : elle veut vous parler.

LE MARQUIS.

Ah ! c'est à moi de l'aller consoler.

SCÉNE V.

LE MARQUIS, DIGNANT, DORMENE.

LE MARQUIS (*à Dormène qui entre.*)

PArdonnez moi, j'allais chez vous, Madame,
Mettre à vos pieds le courroux qui m'enflamme.
Acante....à peine encor entré chez moi
J'attendais peu l'honneur que je reçoi....

Une

Une avanture aſſez deſagréable....
Me trouble un peu....Que Germance eſt coupable!

DORMENE.

De tous mes biens il me reſte l'honneur,
Et je ne doutais pas qu'un ſi grand cœur
Ne reſpectat le malheur qui m'oprime,
Et d'un parent ne déteſtat le crime.
Je ne viens point vous demander raiſon
De l'attentat commis dans ma maiſon....

LE MARQUIS.

Comment? chez vous?

DORMENE.

C'eſt dans ma maiſon même
Qu'il a conduit le triſte objet qu'il aime.

LE MARQUIS.

Le traître!

DORMENE.

Il eſt plus criminel cent fois
Qu'il ne croit l'être....Hélas! ma faible voix
En vous parlant expire dans ma bouche.

LE MARQUIS.

Votre douleur ſenſiblement me touche;
Daignez parler, & ne redoutez rien.

DORMENE.

Aprenez donc....

SCÉNE VI.

LE MARQUIS, DORMENE, DIGNANT: *quelques* Domeſtiques *entrent précipitamment avec* MATURIN.

MATURIN.

Tout va bien, tout va bien,
Tout eſt en paix, la femme eſt retrouvée;
Votre parent nous l'avoit enlevée:
Il nous la rend; c'eſt peut-être un peu tard,
Chacun ſon bien. Tu-dieu quel égrillard!

LE MARQUIS (*à Dignant.*)

Courez ſoudain recevoir vôtre fille,
Qu'elle demeure au ſein de ſa famille.
Veillez ſur elle: ayez ſoin d'empêcher
Qu'aucun mortel oſe s'en aprocher.

MATURIN.

Excepté moi?

LE MARQUIS.

Non; l'ordre que je donne
Eſt pour vous-même.

MATURIN.

Ouais! tout ceci m'étonne.

LE MARQUIS.

Obéiſſez....

MATURIN.

Par ma foi tous ces Grands

Sont

Sont dans le fond de bien vilaines gens.
Droit du Seigneur, femme que l'on enléve!
Défenſe à moi de lui parler....Je créve.
Mais je l'aurai, car je ſuis fiancé.
Conſolons nous, tout le mal eſt paſſé.
(Il ſort.)

LE MARQUIS.

Elle revient; mais l'injure cruelle
Du Chevalier retombera ſur elle;
Voila le monde: & de tels attentats
Faits à l'honneur ne ſe réparent pas.
(à Dormène.
Eh bien parlez, parlez; daignez m'aprendre
Ce que je brule & que je crains d'entendre.
Nous ſommes ſeuls.

DORMENE.

Il le faut donc, Monſieur?
Aprenez donc le comble du malheur:
C'eſt peu qu'Acante en ſecret étant née
De cette Laure illuſtre infortunée,
Soit ſous vos yeux prête à ſe marier
Indignement à ce riche fermier;
C'eſt peu qu'au poids de ſa triſte miſère
On ajoutat ce fardeau néceſſaire.
Votre parent qui voulait l'enlever,
Votre parent qui vient de nous prouver
Combien il tient de ſon coupable père,
Germance enfin....

LE MARQUIS.

Germance!

DORMENE.

Il eſt ſon frère.

LE

LE MARQUIS.

Quel coup horrible! O Ciel! qu'avez-vous dit?

DORMENE.

Entre vos mains vous avez cet écrit,
Qui montre assez ce que nous devons craindre:
Lisez, voyez combien Laure est à plaindre.
(*Le Marquis lit.*)
C'est ma parente; & mon cœur est lié
A tous ses maux que sent mon amitié.
Elle mourra de l'affreuse avanture
Qui sous ses yeux outrage la nature.

LE MARQUIS.

Ah! qu'ai-je lu! que souvent nous voyons
D'affreux secrets dans d'illustres maisons!
De tant de coups mon ame est oppressée;
Je ne vois rien, je n'ai point de pensée.
Ah pour jamais il faut quitter ces lieux:
Ils m'étaient chers; ils me sont odieux.
Quel jour pour nous! quel parti dois-je prendre?
Le malheureux ose chez moi se rendre!
Le voyez-vous?

DORMENE.

Ah Monsieur, je le voi,
Et je frémis.

LE MARQUIS.

Il passe, il vient à moi.
Daignez rentrer, Madame, & que sa vüe
N'accroisse pas le chagrin qui vous tuë;
C'est à moi seul de l'entendre, & je crois
Que ce sera pour la dernière fois.

Sa-

Sachons dompter le courroux qui m'anime :
(*en regardant de loin.*)
Il ſemble, ô ciel ! qu'il connaiſſe ſon crime.
Que dans ſes yeux je lis d'égarement !
Ah l'on n'eſt pas coupable impunément.
Comme il rougit ! comme il pâlit....le traître !
A mes regards il tremble de paraître.
C'eſt quelque choſe.
(*Tandis qu'il parle, Dormène ſe retire en regardant attentivement Germance.*

SCÉNE VII.

LE MARQUIS, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER (*de loin ſe cachant le viſage.*)

AH ! Monſieur :

LE MARQUIS.

Eſt-ce vous ?
Vous, malheureux ?

LE CHEVALIER.

Je tombe à vos genoux....

LE MARQUIS.

Qu'avez-vous fait ?

LE CHEVALIER.

Une faute, une offenſe,
Dont je reſſens l'indigne extravagance,
Qui pour jamais m'a ſervi de leçon,

Et dont je viens vous demander pardon.

LE MARQUIS.

Vous des remords! vous! eſt-il bien poſſible?

LE CHEVALIER.

Rien n'eſt plus vrai.

LE MARQUIS.

Votre faute eſt horrible,
Plus que vous ne penſez: mais votre cœur
Eſt-il ſenſible à mes ſoins, à l'honneur,
A l'amitié? Vous ſentez-vous capable
D'oſer me faire un aveu véritable,
Sans rien cacher?

LE CHEVALIER.

Comptez ſur ma candeur;
Je ſuis un libertin, mais point menteur;
Et mon eſprit que le trouble environne,
Eſt trop ému pour abuſer perſonne.

LE MARQUIS.

Je prétens tout ſavoir.

LE CHEVALIER.

Je vous dirai,
Que de débauche & ardeur enyvré,
Plus que d'amour; j'avais fait la folie
De dérober une fille jolie
Au poſſeſſeur de ſes jeunes apas,
(Qu'à mon avis, il ne mérite pas.)
Je l'ai conduite à la forêt prochaine,
Dans ce château de Laure & de Dormène;
C'eſt une faute, il eſt vrai, j'en convien,
Mais j'étais fou, je ne penſais à rien.
Cette Dormène, & Laure ſa compagne.
Etaient encor bien loin dans la campagne.

En

En étourdi je n'ai point perdu tems ;
J'ai commencé par des propos galans.
Je m'attendais aux communes allarmes,
Aux cris perçans, à la colère, aux larmes ;
Mais qu'ai-je oui ! la fermeté, l'honneur,
L'air indigné, mais calme avec grandeur.
Tout ce qui fait reſpecter l'innocence
S'armait pour elle, & prenait ſa défenſe.
J'ai reconnu dans ces premiers momens,
A l'art de plaire, aux égards ſéduiſans,
Aux doux propos, à cette déférence,
Qui fait ſouvent pardonner la licence.
Mais pour réponſe, Acante à deux genoux
M'a conjuré de la rendre chez vous ;
Et c'eſt alors que ſes yeux moins ſévères
Ont répandu des pleurs involontaires.

LE MARQUIS.

Que dites-vous ?

LE CHEVALIER.

Elle voulait en vain
Me les cacher de ſa charmante main ;
Dans cet état, ſa grace attendriſſante
Enhardiſſait mon ardeur imprudente ;
Et tout honteux de ma ſtupidité,
J'ai voulu prendre un peu de liberté.
Ciel ! comme elle a tanſé ma hardieſſe !
Oui, j'ai crû voir une chaſte Déeſſe,
Qui rejettait de ſon auguſte autel
L'impur encens qu'offrait un criminel.

LE MARQUIS.

Ah ! pourſuivez.

LE CHEVALIER.

Comment ſe peut-il faire
Qu'ayant vecu preſque dans la miſère,
Dans la baſſeſſe, & dans l'obſcurité,
Elle ait cet air & cette dignité,
Ces ſentimens, cet eſprit, ce langage,
Je ne dis pas au-deſſus du village,
De ſon état, de ſon nom, de ſon ſang,
Mais convenable au plus illuſtre rang?
Non, il n'eſt point de mère reſpectable,
Qui condamnant l'erreur d'un fils coupable,
Le rapellât avec plus de bonté
A la vertu dont il s'eſt écarté;
N'employant point l'aigreur & la colère,
Fière & décente, & plus ſage qu'auſtére.
De vous ſurtout elle a parlé longtems....

LE MARQUIS.

De moi?....

LE CHEVALIER.

Montrant à mes égaremens
Votre vertu, qui devait, diſait-elle,
Etre à jamais ma honte ou mon modelle.
Tout interdit, plein d'un ſecret reſpect,
Que je n'avais ſenti qu'à ſon aſpect,
Je ſuis honteux, mes fureurs ſe captivent,
Dans ce moment les deux Dames arrivent,
Et me voyant maître de leur logis,
Avec Acante, & deux ou trois bandits,
D'un juſte effroi leur ame s'eſt remplie;
La plus âgée en tombe évanouïe.
Acante en pleurs la preſſe dans ſes bras;

Elle

Elle revient des portes du trépas.
Alors ſur moi fixant ſa triſte vuë,
Elle retombe, & s'écrie éperduë,
Ah! je crois voir Germance; .... c'eſt ſon fils,
C'eſt lui, ... je meurs: ...: à ces mots je frémis;
Et la douleur, l'effroi de cette Dame,
Au même inſtant ont paſſé dans mon ame.
Je tombe aux pieds de Dormène, & je ſors,
Confus, ſoumis, pénétré de remords.

LE MARQUIS.

Ce repentir dont votre ame eſt ſaiſie,
Charme mon cœur, & nous réconcilie.
Tenez, prenez ce paquet important,
Liſez le ſeul, peſez le mûrement;
Et ſi pour moi vous conſervez, Germance,
Quelque amitié, quelque condeſcendance,
Promettez moi, lors qu'Acante en ces lieux
Poura paraître à vos coupables yeux,
D'avoir ſur vous un aſſez grand empire,
Pour lui cacher ce que vous allez lire.

LE CHEVALIER.

Oui, je vous le promets, oui.

LE MARQUIS.

Vous verrez
L'abime affreux d'où vos pas ſont tirés.

LE CHEVALIER.

Comment?

LE MARQUIS.

Allez, vous trembſerez, vous dis-je.

SCÉNE VIII.

LE MARQUIS *ſeul*.

QUel jour pour moi! tout m'étonne & m'afflige.
La belle Acante eſt donc de ma maiſon!
Mais ſa naiſſance avait flétri ſon nom;
Son noble ſang fut ſouillé par ſon père;
Rien n'eſt plus beau que le nom de ſa mère;
Mais ce beau nom a perdu tous ſes droits,
Par un himen que reprouvent nos loix.
La triſte Laure, ô penſée accablante!
Fut criminelle en faiſant naître Acante;
Je le ſais trop, l'himen fut condamné;
L'amant de Laure eſt mort aſſaſſiné.
De maux cruels quel tiſſu lamentable!
Acante hélas! n'en eſt pas moins aimable,
Moins vertueuſe; & je ſais que ſon cœur
Eſt reſpectable au ſein du deshonneur;
Il annoblit la honte de ſes pères;
Et cependant, ô préjugés ſévères!
O loi du monde! injuſte & dure loi!
Vous l'emportez....

SCÉ-

Digitized by Google

SCÉNE IX.

LE MARQUIS, DORMENE.

LE MARQUIS.

MAdame, inſtruiſez moi :
Parlez, Madame, avez-vous vû ſon frère ?

DORMENE.

Oui, je l'ai vû, ſa douleur eſt ſincére.
Il eſt bien étourdi ; mais entre nous,
Son cœur eſt bon, il eſt conduit par vous.

LE MARQUIS.

Eh ! mais Acante !

DORMENE.

Elle ne peut connaître
Juſqu'à préſent le ſang qui la fit naitre.

LE MARQUIS.

Quoi, ſa naiſſance illégitime !

DORMENE.

Hélas
Il eſt trop vrai.

LE MARQUIS.

Non, elle ne l'eſt pas.

DORMENE.

Que dites-vous ?

LE MARQUIS (*reliſant un papier qu'il a gardé.*)

Sa mère était ſans crime ;

Sa mère au moins crut l'hymen légitime;
On la trompa, ſon deſtin fut affreux.
Ah! quelquefois le Ciel moins rigoureux
Daigne aprouver ce qu'un monde profane
Sans connaiſſance avec fureur condamne.

DORMENE.

Laure n'eſt point coupable, & ſes parens
Se ſont conduits avec elle en tyrans.

LE MARQUIS.

Mais marier ſa fille en un village!
A ce beau ſang faire un pareil outrage!

DORMENE.

Elle ſans biens, l'âge, la pauvreté,
Un long malheur abaiſſe la fierté.

LE MARQUIS.

Elle eſt ſans biens! votre noble courage
La recueillit.

DORMENE.

Sa miſère partage
Le peu que j'ai.

LE MARQUIS.

Vous trouvez le moyen,
Ayant ſi peu, de faire encor du bien.
Riches & grands, que le monde contemple,
Imitez donc un ſi touchant exemple.
Nous contentons à grands frais nos deſirs;
Sachons goûter de plus nobles plaiſirs.
Quoi! pour aider l'amitié, la miſère,
Dormène a pû s'ôter le néceſſaire;
Et vous n'oſez donner le ſuperflu.
O juſte ciel! qu'avez-vous réſolu?
Que faire enfin?

DORMENE.

Vous êtes juſte & ſage.
Votre famille a fait plus d'un outrage
Au ſang de Laure, & ce ſang généreux
Fut par vous ſeuls juſqu'ici malheureux.

LE MARQUIS.

Comment? comment?

DORMENE.

Le Comte votre père;
Homme inflexible en ſon humeur ſévère,
Oprima Laure, & fit par ſon crédit
Caſſer l'hymen; & c'eſt lui qui ravit
A cette Acante, à cette infortunée,
Les nobles droits du ſang dont elle eſt née.

LE MARQUIS.

Ah! c'en eſt trop, ... mon cœur eſt ulcéré.
Oui, c'eſt un crime, ... il ſera réparé,
Je vous le jure.

DORMENE.

Et que voulez-vous faire?

LE MARQUIS.

Je veux....

DORMENE.

Quoi donc?

LE MARQUIS.

Mais, ... lui ſervir de père.

DORMENE.

Elle en eſt digne.

LE MARQUIS.

Oui, ... mais je ne dois pas
Aller trop loin.

DOR-

DORMENE.

Comment, trop loin ?

LE MARQUIS.

Hélas ! ....

Madame, un mot : conſeillez moi de grace;
Que feriez-vous, s'il vous plait, à ma place ?

DORMENE.

En tous les tems je me ferais honneur
De conſulter votre eſprit, votre cœur.

LE MARQUIS.

Ah ! ....

DORMENE.

Qu'avez-vous ?

LE MARQUIS.

Je n'ai rien : mais Madame,
En quel état eſt Acante ?

DORMENE.

Son ame
Eſt dans le trouble, & ſes yeux dans les pleurs.

LE MARQUIS.

Daignez m'aider à calmer ſes douleurs.
Allons, j'ai pris mon parti : je vous laiſſe;
Soyez ici ſouveraine maitreſſe,
Et pardonnez à mon eſprit confus;
Un peu chagrin, mais plein de vos vertus.
(*il ſort.*)

SCÉ-

SCÉNE X.

DORMENE *ſeule.*

DAns cet état quel chagrin peut le mettre!
Qu'il eſt troublé! j'en juge par ſa lettre;
Un ſtile aſſez confus, des mots rayés,
De l'embarras, d'autres mots oubliés.
J'ai lû pourtant le mot de mariage.
Dans le pays il paſſe pour trés ſage.
Il veut me voir, me parler, & ne dit
Pas un ſeul mot ſur tout ce qu'il m'écrit!
Et pour Acante il parait bien ſenſible!
Quoi! voudrait-il? .... cela n'eſt pas poſſible:
Aurait-il eu d'abord quelque deſſein
Sur ſon parent? .... demandait-il ma main?
Le Chevalier jadis m'a courtiſée,
Mais qu'eſpérer de ſa tête inſenſée?
L'amour encor n'eſt point connu de moi;
Je dus toujours en avoir de l'effroi;
Et le malheur de Laure eſt un exemple
Qu'en frémiſſant tous les jours je contemple:
Il m'avertit d'éviter tout lien:
Mais qu'il eſt triſte, ô ciel! de n'aimer rien!

Fin du quatriéme acte.

ACTE

ACTE V.

SCÉNE PREMIÉRE.

LE MARQUIS, LE CHEVALIER.

LE MARQUIS.

Faisons la paix, Chevalier, je confesse
Que tout mortel est pétri de faiblesse,
Que le sage est peu de chose; entre nous,
J'étais tout prêt de l'être moins que vous.

LE CHEVALIER.

Vous avez donc perdu vôtre gageure?
Vous aimez donc?

LE MARQUIS.

Oh non, je vous le jure:
Mais par l'himen, tout prêt de me lier,
Je ne veux plus jamais me marier.

LE CHEVALIER.

Votre inconstance est étrange & soudaine.
Passe pour moi: mais que dira Dormène?
N'a-t-elle pas certains mots par écrit,
Où par hazard le mot d'himen se lit?

LE MARQUIS.

Il est trop vrai; c'est là ce qui me gêne.
Je prétendais m'imposer cette chaine;

Mais

Mais à la fin m'étant bien consulté,
Je n'ai de goût que pour la liberté.

LE CHEVALIER.

La liberté d'aimer ?

LE MARQUIS.

Eh bien, si j'aime,
Je suis encor le maître de moi-même,
Et je pourai réparer tout le mal.
Je n'ai parlé d'hymen qu'en général,
Sans m'engager, & sans me compromettre.
Car en effet, si j'avais pû promettre,
Je ne pourrais balancer un moment.
A gens d'honneur promesse vaut serment.
Cher Chevalier, j'ai conçu dans ma tête
Un beau dessein, qui parait fort honnête,
Pour me tirer d'un pas embarrassant;
Et tout le monde ici sera content.

LE CHEVALIER.

Vous moquez-vous ? contenter tout le monde !
Quelle folie !

LE MARQUIS.

En un mot, si l'on fronde
Mon changement, j'ose espérer au moins
Faire aprouver ma conduite & mes soins.
Colette vient, par mon ordre on l'apelle;
Je vais l'entendre, & commencer par elle.

SCENE II.

LE MARQUIS, LE CHEVALIER, COLETTE.

LE MARQUIS.

VEnez, Colette.

COLETTE.

Oh j'accours, Monſeigneur,
Prête en tout tems, & toujours de grand cœur.

LE MARQUIS.

Voulez-vous être heureuſe ?

COLETTE.

Oui, ſur ma vie ;
N'en doutez pas, c'eſt ma plus forte envie.
Que faut-il faire ?

LE MARQUIS.

En voici le moyen.
Vous voudriez un époux, & du bien ?

COLETTE.

Oui l'un, & l'autre.

LE MARQUIS.

Eh bien donc, je vous donne
Trois mille francs pour la dot, & j'ordonne
Que Maturin vous épouſe aujourd'hui.

COLETTE.

Ou Maturin, ou tout autre que lui ;
Qui vous voudrez, j'obéïs ſans replique.

Trois

Trois mille francs ! ah l'homme magnifique !
Le beau préſent, que Monſeigneur eſt bon !
Que Maturin va bien changer de ton !
Qu'il va m'aimer ! que je vais être fiére !
De ce païs je ſerai la première.
Je meurs de joye.

LE MARQUIS.

Et j'en reſſens auſſi,
D'avoir déja pleinement réuſſi ;
L'une des trois eſt déja fort contente.
Tout ira bien.

COLETTE.

Et mon amie Acante
Que devient-elle ? on va la marier,
A ce qu'on dit, à ce beau Chevalier.
Tout le monde eſt heureux, j'en ſuis charmée,
Ma chère Acante !

LE CHEVALIER (*en regardant le Marquis.*)

Elle doit être aimée.
Et le ſera.

LE MARQUIS (*au Chevalier.*)

La voici, je ne puis
La conſoler en l'état où je ſuis,
Venez, je vais vous dire ma penſée.

(*ils ſortent.*)

SCE-

SCÉNE III.

ACANTE, COLETTE.

COLETTE.

MA chère Acante, on t'avait fiancée,
Moi déboutée, on me marie.

ACANTE.

A qui?

COLETTE.

A Maturin.

ACANTE.

Le ciel en ſoit béni.
Et depuis quand?

COLETTE.

Eh depuis tout à l'heure.

ACANTE.

Eſt-il bien vrai?

COLETTE.

Du fond de ma demeure
J'ai comparu par devant Monſeigneur.
Ah! la belle ame! ah qu'il eſt plein d'honneur!

ACANTE.

Il l'eſt, ſans doute!

COLETTE.

Oui, mon aimable Acante;
Il m'a promis une dot opulente,

Fait

Fait ma fortune ; & tout le monde dit
Qu'il fait la tienne, & l'on s'en réjouit :
Tu vas, dit-on, devenir chevalière,
Cela te ſied, car ton allure eſt fière.
On te fera Dame de qualité,
Et tu me recevras avec bonté.

ACANTE.

Ma chère enfant, je ſuis fort ſatisfaite
Que ta fortune ait été ſi-tôt faite.
Mon cœur reſſent tout ton bonheur .... Hélas !
Elle eſt heureuſe, & je ne la ſuis pas !

COLETTE.

Que dis-tu là ? qu'as-tu donc dans ton ame ?
Peut-on ſouffrir quand on eſt grande Dame ?

ACANTE.

Va, ces Seigneurs qui peuvent tout oſer,
N'enlévent point, croi moi, pour épouſer.
Pour nous, Colette, ils ont des fantaiſies,
Non de l'amour ; leurs démarches hardies,
Leurs procédés montrent avec éclat
Tout le mépris qu'ils font de nôtre état :
C'eſt ce dédain qui me met en colère.

COLETTE.

Bon, des dédains ! c'eſt bien tout le contraire ;
Rien n'eſt plus beau que ton enlévement ;
On t'aime, Acante, on t'aime aſſurément.
Le Chevalier va t'épouſer, te dis-je,
Tout grand Seigneur qu'il eſt .... cela t'afflige ?

ACANTE.

Mais Monſeigneur le Marquis qu'a-t-il dit ?

COLETTE.

Lui? rien du tout.

ACANTE.

Hélas!

COLETTE.

C'eſt un eſprit
Tout en dedans, ſecret, plein de miſtère;
Mais il parait fort aprouver l'affaire.

ACANTE.

Du Chevalier je déteſte l'amour.

COLETTE.

Oui, oui, plain toi de te voir en un jour
De Maturin pour jamais délivrée,
D'un beau Seigneur pourſuivie, adorée;
Un mariage en un moment caſſé
Par Monseigneur, un autre commencé.
Si ce roman n'a pas de quoi te plaire,
Tu me parais difficile ma chére...
Tien, le vois-tu, celui qui t'enleva?
Il vient à toi, n'eſt-ce rien que cela?
T'ai-je trompée? es-tu donc tant à plaindre?

ACANTE.

Allons, fuions.

SCÉNE IV.

ACANTE, COLETTE, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER.

DEmeurez ſans me craindre ;
Le Marquis veut que je ſois à vos pieds.

COLETTE (*à Acante.*)

Qu'avais-je dit ?

LE CHEVALIER (*à Acante.*)

Eh quoi ! vous me fuiez ?

ACANTE.

Oſez-vous bien paraître en ma préſence ?

LE CHEVALIER.

Oui, vous devez oublier mon offenſe ;
Par moi, vous dis-je, il veut vous conſoler ;

ACANTE.

J'aimerais mieux qu'il daignât me parler.
(*à Colette qui veut s'en aller.*)
Ah ! reſte ici, ce raviſſeur m'accable....

COLETTE.

Ce raviſſeur eſt pourtant fort aimable.

LE CHEVALIER (*à Acante.*)

Conſervez-vous au fond de vôtre cœur
Pour ma preſence une invincible horreur ?

ACANTE.

Vous devez être en horreur à vous-même ;

LE CHEVALIER.

Oui, je le ſuis ; mais mon remords extrême

Répare tout, & doit vous apaiſer.
Ma folle erreur avait pû m'abuſer.
Je fus ſurpris par une indigne flamme;
Et mon devoir m'amène ici, Madame.

ACANTE.

Madame! à moi! quel nom vous me donnez!
Je ſais l'état où mes parens ſont nés.

COLETTE.

Madame!... oh oh! quel eſt donc ce langage?

ACANTE.

Ceſſez, Monſieur, ce titre eſt un outrage;
C'eſt s'avilir que d'oſer recevoir
Un faux honneur qu'on ne doit point avoir.
Je ſuis Acante, & mon nom doit ſuffire,
Il eſt ſans tache.

LE CHEVALIER.

Ah! que puis-je vous dire?
Ce nom m'eſt cher: allez, vous oublierez
Mon attentat, quand vous me connaîtrez:
Vous trouverez très bon que je vous aime:

ACANTE.

Qui? moi, Monſieur!

COLETTE (*à Acante.*)

C'eſt ſon remords extrême.

LE CHEVALIER.

N'en riez point, Colette, je prétens
Qu'elle ait pour moi les plus purs ſentimens.

ACANTE.

Je ne ſais pas quel deſſein vous anime;
Mais commencez par avoir mon eſtime.

LE CHEVALIER.

C'eſt le ſeul but que j'aurai déſormais;

J'en

J'en ſerai digne, & je vous le promets.

ACANTE.

Je le déſire, & me plais à vous croire.
Vous etes né pour connaître la gloire;
Mais ménagez la mienne, & me laiſſez.

LE CHEVALIER.

Non, c'eſt en vain que vous vous offenſez:
Je ne ſuis point amoureux, je vous jure;
Mais je prétens reſter.

COLETTE.

Bon, double injure.
Cet homme eſt fou, je l'ai penſé toujours.
Dormène vient, ma chère, à ton ſecours.
Démêle toi de cette grande affaire;
Ou donne grace, ou garde ta colère.
Ton rôle eſt beau, tu fais ici la loi.
Tu vois les Grands à genoux devant toi.
Pour moi je ſuis condamnée au village.
On ne m'enlève point, & j'en enrage.
On vient, adieu, ſuit ton brillant deſtin,
Et je retourne à mon gros Maturin.

(*Elle ſort.*)

SCÉNE V.

ACANTE, LE CHEVALIER, DORMÈNE, DIGNANT.

ACANTE.

HÉlas, Madame, une fille éperduë

En rougiſſant parait à votre vuë.
Pourquoi faut-il, pour combler ma douleur,
Que l'on me laiſſe avec mon raviſſeur ?
Et vous auſſi, vous m'accablez, mon père!
A ce méchant au lieu de me ſouſtraire,
Vous m'amenez vous-même dans ces lieux;
Je l'y revois; mon maitre fuit mes yeux.
Mon père, au moins, c'eſt en vous que j'eſpère !

DIGNANT.

O cher objet! vous n'avez plus de père!

ACANTE.

Que dites-vous ?

DIGNANT,

Non, je ne le ſuis pas.

DORMENE.

Non, mon enfant, de ſi charmans apas
Sont nés d'un ſang dont vous êtes plus digne.
Préparez vous au changement inſigne
De votre ſort; & ſurtout pardonnez
Au Chevalier.

ACANTE.

Moi, Madame?

DORMENE.

Aprenez,
Ma chère enfant, que Laure eſt votre mère.

ACANTE.

Elle !... Eſt-il vrai ?

DORMENE.

Germance eſt votre frère.

LE CHEVALIER.

Oui je le ſuis, oui vous êtes ma ſœur.

ACAN-

ACANTE.

Ah! je ſuccombe. Hélas! eſt ce un bonheur?

LE CHEVALIER.

Il l'eſt pour moi.

ACANTE.

De Laure je ſuis fille!
Et pourquoi donc faut-il que ma famille
M'ait tant caché mon état & mon nom?
D'ou peut venir ce fatal abandon?
D'où vient qu'enfin daignant me reconnaître,
Ma mère ici n'a point oſé paraître?
Ah! s'il eſt vrai que le ſang nous unit,
Sur ce miſtère éclairez mon eſprit.
Parlez, Monſieur, & diſſipez ma crainte.

LE CHEVALIER.

Ces mouvemens dont vous êtes atteinte
Sont naturels, & tout vous ſera dit.

DORMENE.

Dans ce moment, Acante, il vous ſuffit
D'avoir connu quelle eſt votre naiſſance.
Vous me devez un peu de confiance.

ACANTE.

Laure eſt ma mère, & je ne la vois pas!

LE CHEVALIER.

Vous la verrez, vous ſerez dans ſes bras.

DORMENE.

Oui, cette nuit je vous mène auprés d'elle.

ACANTE.

J'admire en tout ma fortune nouvelle.
Quoi! j'ai l'honneur d'être de la maiſon
De Monſeigneur!

LE

LE CHEVALIER.

Vous honorez ſon nom :

ACANTE.

Abuſez-vous de mon eſprit crédule ?
Et voulez-vous me rendre ridicule ?
Moi de ſon ſang ? ah ! s'il était ainſi
Il me l'eût dit, je le verrais ici.

DIGNANT.

Il m'a parlé :.... je ne ſais quoi l'accable :
Il eſt ſaiſi d'un trouble inconcevable.

ACANTE.

Ah ! je le vois.

SCÉNE DERNIERE.

ACANTE, DORMENE, DIGNANT, LE CHEVALIER, LE MARQUIS (*du fond.*)

LE MARQUIS (*au Chevalier.*)

IL ne ſera pas dit
Que cette enfant ait troublé mon eſprit.
Bientôt l'abſence affermira mon ame.
(*appercevant Dormène.*)
Ah pardonnez : vous étiez là, Madame !

LE CHEVALIER.

Vous paraiſſez étrangement ému !

LE MARQUIS.

Moi !.... point du tout. Vous ſerez convaincu
Qu'a-

Qu'avec ſang froid je règle ma conduite ;
De ſon deſtin Acante eſt-elle inſtruite ?

ACANTE.

Quel qu'il puiſſe être, il paſſe mes ſouhaits :
Je dépendrai de vous plus que jamais.

LE MARQUIS.

Permets, ô ciel ! qu'ici je puiſſe faire
Plus d'un heureux !

LE CHEVALIER.

C'eſt une grande affaire ;
Je ferai, moi, tout ce que vous voudrez ;
Je l'ai promis.

LE MARQUIS.

Que vous m'obligerez !
(*à Dormene.*)
Belle Dormène, oubliez-vous l'offenſe,
L'égarement du coupable Gernance ?

DORMENE.

Oui, tout eſt réparé.

LE MARQUIS.

Tout ne l'eſt pas.
Votre grand nom, vos vertueux apas
Sont maltraités par l'aveugle fortune.
Je le ſais trop ; votre ame non commune
N'a pas de quoi ſuffire à vos bienfaits ;
Votre deſtin doit changer déſormais.
Si j'avais pu d'un heureux mariage
Choiſir pour moi l'agréable eſclavage,
C'eût été vous (& je vous l'ai mandé)
Pour qui mon cœur ſe ſerait décidé.
Voudriez-vous, Madame, qu'à ma place
Le Chevalier, pour mieux obtenir grace,

Pour

Pour devenir à jamais vertueux,
Prît avec vous d'indiſſolubles nœuds?
Le meilleur frein pour ſes mœurs, pour ſon âge,
Eſt une épouſe aimable, noble & ſage.
Daignerez-vous accepter un château
Environné d'un domaine aſſez beau?
Pardonnez-vous cette offre.

DORMENE.

Ma ſurpriſe.
Eſt ſi puiſſante, à tel point me maitriſe,
Que ne pouvant encor me déclarer,
Je n'ai de voix que pour vous admirer.

LE CHEVALIER.

J'admire auſſi: mais je fais plus, Madame;
Je vous ſoumets l'empire de mon ame.
A tous les deux je devrai mon bonheur.
Mais ſeconderez-vous mon bienfaiteur?

DORMENE.

Conſultez vous, méritez mon eſtime,
Et les bienfaits de ce cœur magnanime.

LE MARQUIS.

Et....vous....Acante....

ACANTE.

Eh bien! mon protecteur....

LE MARQUIS (*à part.*)

Pourquoi tremblai-je en parlant?

ACANTE.

Quoi, Monſieur....

LE MARQUIS.

Acante....vous....qui venez de renaître,
Vous qu'une mère ici va reconnaître,
Vivez près d'elle; & de ſes triſtes jours

Adou-

Adouciſſez & prolongez le cours.
Vous commencez une nouvelle vie,
Avec un frère, une mère, une amie.
Je veux....Souffrez qu'à votre mère, à vous,
Je faſſe un ſort indépendant & doux.
Votre fortune, Acante, eſt aſſurée;
L'acte eſt paſſé, vous vivrez honorée,
Riche, ... contente, ... autant que je le peux:
J'aurais voulu....mais goutez toutes deux,
Dormène & vous, les douceurs fortunées
Que l'amitié donne aux ames bien nées....
Un autre bien que le cœur peut ſentir
Eſt dangereux....Adieu, ... je vais partir.

LE CHEVALIER.

Eh quoi! ma ſœur, vous n'êtes point contente?
Quoi! vous pleurez?

ACANTE.

Je ſuis reconnaiſſante,
Je ſuis confuſe....Ah c'en eſt trop pour moi.
Mais j'ai perdu plus que je ne reçoi; ....
Et ce n'eſt pas la fortune que j'aime....
Mon état change, & mon ame eſt la même;
Elle doit être à vous....Ah permettez
Que le cœur plein de vos rares bontés,
J'aille oublier ma première miſère,
J'aille pleurer dans le ſein de ma mère.

LE MARQUIS.

De quel chagrin vos ſens ſont agités?
Qu'avez-vous donc? qu'ai-je fait?

ACANTE.

Vous partez:

DORMENE.

Ah! qu'as-tu dit? ACAN-

ACANTE.

La vérité, madame;

La vérité plait à votre belle ame.

LE MARQUIS.

Non, c'en eſt trop pour mes ſens éperdus.... Acante.;..

ACANTE.

Hélas! ....

LE MARQUIS.

Ne partirai-je plus?

LE CHEVALIER.

Mon cher parent, de Laure elle eſt la fille;
Elle retrouve un frère, une famille;
Et moi je trouve un mariage heureux.
Mais je vois bien que vous en ferez deux.
Vous payerez, la gageure eſt perdüe.

LE MARQUIS.

Je vous l'avoue, ... oui, mon ame eſt vaincue:
Dormène & Laure, Acante, & vous, & moi,
(*à Acante.*)
Soyons heureux....Oui....recevez ma foi,
Aimable Acante; allons que je vous mène
Chez votre mère, ... elle ſera la mienne,
Elle oubliera pour jamais ſon malheur.

ACANTE.

Ah! je tombe à vos pieds....

LE CHEVALIER.

Allons, ma ſœur,
Je fus bien fou: ſon cœur fut inſenſible;
Mais on n'eſt pas toujours incorrigible.

75877

Fin du cinquieme & dernier acte.

Bibliothèque d'Invent. 608